

REVUE

DE LA FFCV



UR6 : Soulac-sur-Mer dans un grand territoire

Entretiens avec les auteurs Marc Preschia et Thierry Knoll

Josette Bardy témoigne du changement climatique au Bangladesh

Claude Balny : mutation de la notion de partage de la vidéo amateur

CinéAmat France : vote pour un nouveau logo

Rendre le cinéma et le documentaire accessibles à toutes et tous

MARS 2024

Trimestriel

144

FÉDÉRATION DES CLUBS DE CINÉASTES

Tour de France des régions

Edito

Tout d'abord, je tiens à vous remercier pour votre fidélité envers notre revue. Dans ce numéro de mars, la revue L'Écran, sous la direction de Charles Ritter, reprend de nouveau son Tour de France des régions, avec cette fois-ci un focus sur la région 6. Des reportages et des témoignages vous attendent pour découvrir les trésors de cette région.

Hélène Linard et Elisabeth Jenny poursuivent fidèlement leur rubrique respective, Soulacritiques et Voyages et regards. Vous découvrirez aussi les interviews de Marc Preschia et de Thierry Knoll, pour leurs films *Goulag* et *Pour l'amour de Jeanne* présentés à Soulac et qui ont marqué les esprits.

Nous reviendrons également sur la grande consultation nationale pour le choix des nouveaux logos de notre fédération. Et bien sûr, notre page "Droit de réponse" vous permettra de vous exprimer et de partager vos réactions sur nos contenus.

Je vous souhaite une agréable lecture, et je vous remercie encore pour votre confiance !

*Allain Ripeau
Président de la
Fédération française des cinéastes.*

UR6 : Soulac-sur-Mer dans le grand territoire

Composée de la Grande Aquitaine et des Midi-Pyrénées, l'UR6 est la région de la fédération qui a le plus grand territoire. C'est là aussi que se déroule le « Cannes des amateurs » depuis huit années en septembre à Soulac-sur-Mer, en Gironde. Allain Ripeau, président de la région et depuis peu président fédéral, peut compter sur le dynamisme de « ses » clubs qui proposent toujours une belle production et un festival reconnu à Salies-de-Béarn, celui de La 25e heure.



Jean-Paul Garré dirige le tournage de *Jean et Lisa*, au Caméra club Rochelais. À la caméra, Marie Hénaf et Bertrand Naudun qui joue le docteur Quick.

►► L'Écran, trimestriel édité par CinéAmat France, la fédération des clubs de cinéastes.

117 rue de Charenton, 75012 Paris.

Contact : contact@cinemat-france.fr.

Directeur de la publication : Allain Ripeau.

Rédacteur en chef, maquettiste : Ch. Ritter.

Secrétaire de rédaction : D. Bourg.

Crédits photos : UR6, Josette Bardy, Marc Preschia, Thierry Knoll, droits réservés.

►► En couverture : *Goulag* (Marc Preschia).

Tous les propos publiés n'engagent que leurs auteurs.

L'Ecran ►► Élu président de la fédération des clubs de cinéastes en octobre dernier, vous restez président de l'UR6. Ce surcroît de travail n'est-il pas trop gênant, surtout que vous êtes toujours en activité professionnelle ?

Allain Ripeau ►► Mon activité professionnelle se limite à du conseil en entreprise et représente peu de travail. Pour l'UR6, nous avons une équipe dynamique en présence de Jean-Paul Garré, Jean-Pierre Sellier et Patrick Scaon.

L'Ecran ►► Depuis votre prise de fonction dans la région en mai 2017, quelles sont les évolutions notables que vous avez constatées dans l'UR6 ? Quel bilan faites-vous de ces bientôt sept années de présidence régionale ?

Allain Ripeau ►► Nous avons orienté notre action vers la formation. Dans un souci de démocratie, nos clubs sont consultés lors des prises de décisions de

la région. Nous avons pérennisé la prise en charge des régionaux par les clubs avec l'aide financière de la région. Grâce à cette politique d'ouverture, nous avons pu recruter trois nouveaux clubs.

L'Ecran ►► L'UR6 est la région la plus grande en superficie de la fédération. N'est-ce pas un handicap pour organiser des manifestations régionales (concours régional, formations, autres événements) ?

Allain Ripeau ►► C'est exact pour les formations. Nous devons souvent les doubler avec des déclinaisons nord-sud avec malheureusement les budgets qui vont avec. Cela pose problème à des nouveaux adhérents qui ont du mal à trouver un club à proximité de chez eux.

L'Ecran ►► L'audience et la production sont-elles toujours au rendez-vous à votre concours régional ?

Allain Ripeau ►► Selon les années et le club organisateur, nous avons en moyenne 100 à 200 participants, membres de clubs et spectateurs. La production de films dans notre région est assez prolifique puisque nous avons institué, comme au national, un système de quota par club. Cette année, nous avons suspendu ce système de quota, suite à une participation de seulement 30 films. Nous espérons que l'année prochaine sera meilleure.

L'Ecran ►► Quels sont selon vous les points forts de la région et les points qui demandent une vigilance particulière dans la vie de la région ?

Allain Ripeau ►► Parmi les points forts, citons le bon maillage territorial des associations, quelques clubs très dynamiques et le festival à la thématique originale à Salies-de-Béarn. Parmi les points de vigilance, la formation et recrutement de nouveaux



Le territoire de l'UR6.



adhérents et l'organisation des événements dans une région étendue.

L'Ecran ►► La région est dotée d'un site Internet ergonomique et assez complet, qui notamment renvoie vers ceux des clubs. Quelle pourrait être la recette pour rester présent et actif sur Internet et les réseaux sociaux, et ainsi se faire connaître par de nouvelles populations ?

Allain Ripeau ►► Malheureusement, nous avons été obligés d'abandonner notre site Internet pour des raisons de financement au profit d'une présence sur les réseaux sociaux.

L'Ecran ►► Quelles seraient les actions à mener pour développer (selon les optimistes) ou maintenir en vie (selon les pessimistes) les activités cinéma d'une région ? Les régions, comme la fédération, comme les clubs, sont-ils assez « pro-actifs » auprès des écoles, dans le « recrutement » de nouveaux retraités, dans des initiatives innovantes ou ancrées dans le territoire ? Les bonnes volontés semblent se



Allain Ripeau dans une vidéo de YouTube FFCV Formation.

faire rares, et les compétences recherchées deviennent de plus en plus pointues, au moment de la naissance de CinéAmat France. Qu'en pensez-vous ?

Allain Ripeau ►► La réponse est dans la question : tous les axes que vous venez d'évoquer doivent être explorés. C'est une question de survie pour nos clubs et pour notre fédération.

Propos recueillis par Ch.R.



À Châtelleraut, un bon ancrage local

Excentré au nord de la Grande Aquitaine, dans la Vienne, le Caméra Club Châtelleraudais est pourtant devenu un club qui compte dans la vie de l'UR6, avec l'organisation du festival régional pour la seconde année consécutive. Les liens forts avec la municipalité et les associations contribuent à une production de films continue, riche et variée. Visite guidée avec Jean-Charles Vailler, président du club.



L'Ecran ►► Le public de Soulac connaît surtout *Bouzkachi* projeté à la dernière édition et *Les marins d'Audouze*, Grand Prix de la Ville en 2019. Pouvez-vous nous résumer les activités et l'histoire du club ?

Jean-Charles Vailler ►► L'association Caméra Club Châtelleraudais a été créée en 1954 par cinq membres passionnés de cinéma amateur. Dès ses débuts, l'association s'adresse à des membres aisés car le matériel coûte cher. Les formats étaient le 16 mm, le

9.5 mm, le 8 mm puis quelques années plus tard le super 8 mm. Les premières réunions ont lieu dans l'appartement du droguiste Renoux, puis dans une salle du Café de la Paix. Elle s'installe ensuite au-dessus du garage du Centre d'information et d'orientation, et l'équipe installe des fauteuils de cinéma en gradin, avec cabine de projection et bar : c'est l'apogée ! Aujourd'hui, nous avons un local au centre associatif et culturel de la Taupanne, mis à disposition par la Ville de Châtellerauld.

Des figures emblématiques de notre ville ont permis l'évolution de ce club, tels M. Michel Métairie directeur du cinéma Vox, M. Jacques Tartarin, ingénieur du son à FR3 Poitou-Charentes, M. Jacques Rouet grand amateur de 9.5 mm, MM. Etienne Goussard et Roger Thierry. J'ai moi-même intégré ce groupe en 1984 et pris la présidence en 1990.

Dès lors, le CCC se lance dans les fictions de Roger Thierry qui écrit des histoires sur mesure. Ceci a apporté une dynamique de groupe, et les membres sont devenus acteurs, machinistes, éclairagistes, etc. Notre première fiction s'intitulait *Les cinq doigts de la main*.

L'Ecran ►► Qui sont les adhérents du club et ses activités aujourd'hui ?

Jean-Charles Vailler ►► En soixante-dix ans, le Caméra Club Châtelleraudais a évolué avec son temps, désormais la vidéo et l'informatique ont remplacé la pellicule mais l'esprit est toujours le même. Les productions du club s'axent sur des réalisations de reportages, de documentaires, des captations de spectacles vivants et aussi de films personnels.



L'équipe du CCC récompensé pour *Les marins d'Audouze*.

Nous suivons les manifestations de l'agglomération du Grand Châtellerauld : les 400 ans du Pont Henri IV, le Gravel Fever, Manu Urban, les 250 ans de l'Arcadie, les Jours de Vienne, les 200 ans de la Manufacture d'armes de Châtellerauld... Quelques fictions sont aussi à notre actif : *La roue tourne ; Juliette ; Il fera beau*.

Depuis 2017, le Caméra Club Châtelleraudais est affilié à la FFCV. En 2018, nous avons été sélectionnés pour notre fiction au concours national avec *Que ma joie demeure*. En 2019, nous avons reçu le Grand prix du reportage de l'UR6, le prix du montage ainsi que le Grand prix du reportage de la ville de Soulac-sur-Mer pour le film *Les marins d'Audouze*. En 2021, le prix du Président de l'UR6 a été décerné à Patrick Scaon pour son film *Le pain, un art ouzbègue*, et ce même vidéaste a été sélectionné à Soulac en 2023 pour le documentaire *Bouzkachi*.

L'Ecran ►► Votre club bénéficie-t-il d'un bon ancrage local, en lien avec la municipalité ou d'autres partenaires ?

Jean-Charles Vailler ►► Monsieur le Maire sollicite notre club pour les manifestations locales telles citées ci-dessus. La municipalité de Châtellerauld, outre la mise à disposition gratuite d'un local, soutient assez largement notre activité. Une gratuité du Nouveau Théâtre nous est allouée avec assistance technique pour l'organisation annuelle d'une projection publique de courts-métrages ;





2023 était la 28ème édition, lors de laquelle nous avons reçu nos amis du Caméra Club Rochelais avec leurs productions.

La municipalité nous a également soutenus en 2018, pour notre premier festival régional de l'UR6 en tant qu'organisateur. Techniciens et services du Maire nous ont largement aidés pour la mise en place et le bon déroulement de ce challenge, dont le financement et la logistique peuvent être compliqués pour une association. Monsieur Jean-Pierre Abelin, notre Maire, assiste régulièrement à nos projections publiques qu'il apprécie.

Du 24 au 26 mai 2024, la ville de Châtellerauld accueille à nouveau le festival régional, le 84ème du nom. La municipalité est toujours présente pour apporter différentes aides bien utiles. Lors de notre premier festival en 2018, les commerçants et entreprises du châtelleraudais ont participé à son bon déroulement par des aides pécuniaires ou des offres de produits locaux.

L'Ecran ►► Alors que l'UR6 compte plusieurs clubs très actifs, vous allez donc organiser pour la deuxième fois consécutive le concours régional. Le CCC est le petit club qui monte ?

Jean-Charles Vailler ►► Malheureusement, le CCC ne rassemble pas d'autres adhérents, mais le fait d'organiser notre troisième concours régional donne une dynamique aux membres qui ont l'occasion de rencontrer différentes personnes des autres clubs de la Région 6 afin de partager leur passion pour la vidéo. Les échanges sont toujours bénéfiques.

L'Ecran ►► La situation assez excentrée de Châtellerauld dans l'UR6 n'est-elle pas un handicap pour les manifestations régionales (concours, formations...) ?

Jean-Charles Vailler ►► La situation géographique de Châtellerauld ne semble pas poser de problèmes particuliers car chaque club a assisté à nos festivals ou formations. La Rochelle, Parthenay, Limoges sont relativement proches de nous. Au fil des années les présidents ont tissé des liens d'amitié qui font que ces journées permettent de se retrouver physiquement dans la passion de la vidéo, en toute simplicité. Les autoroutes font que les déplacements sont aujourd'hui très facilités. Le fait d'être au nord de l'Aquitaine facilite les relations avec les clubs de la Région Centre (Saint-Cyr-sur-Loire, Loches, Richelieu) avec lesquels nous partageons des rencontres très utiles.

L'Ecran ►► La majorité des clubs doivent faire face au vieillissement des adhérents et de l'esoufflement des bonnes volontés du bénévole. Quelle est la position du club et votre opinion à ce sujet ?

Jean-Charles Vailler ►► Comme tous les autres clubs, le CCC est vieillissant et il est évident qu'il est difficile d'attirer les plus jeunes générations. Le manque de temps pour les actifs freine certainement la découverte de notre milieu. Les mœurs actuelles privilégient les nouvelles technologies, en particulier les téléphones, mais aussi les réseaux sociaux qui mettent à mal les productions dites « traditionnelles », au profit de l'immédiateté du partage de film.

L'Ecran ►► En tant que président du club, trouvez-vous le temps vous-même de réaliser des films ?

Jean-Charles Vailler ►► Après une retraite récente, j'ai mis entre parenthèses la réalisation de films pour raison de santé. J'ai fait une formation de pilote de drone avec obtention du diplôme de télé-pilote en 2022. Je suis investi dans la partie son, mixage, étalonnages des réalisations du CCC.

L'Ecran ►► Que faut-il souhaiter de meilleur au CCC ?

Jean-Charles Vailler ►► Le Caméra Club Châtelleraudais existe depuis 70 ans, j'espère que le club gardera sa motivation et son envie de réaliser des films de qualité, afin de participer et d'organiser des manifestations au sein de notre grande Région 6 Aquitaine/Midi-Pyrénées. L'affiliation à la FFCV est un moteur et une occasion de partage qui permettent une ouverture sur des régions où chaque club fait vivre la vidéo à sa manière. ●

Propos recueillis par Ch.R.



Tontons & Cie, les retraités de France Télé

"Tontons & Cie" c'est d'abord une association enfantée par un groupe d'anciens de l'ORTF et plus précisément des retraités de France Télévisions. Objectif principal : un repas mensuel.



C'est durant le confinement que quelques-uns d'entre eux ont eu le désir de créer une association de production culturelle "Tontons & Cie" qui affiche en 2023 une quinzaine d'adhérents. Hélas, trop peu nombreux sont les individus engagés dans la production (vidéo, montage ou écriture), mais tous apportent leurs idées au cours d'un "briefing" convivial à l'occasion du repas mensuel. Néanmoins, l'année passée a été riche en matière de productions et d'événements.

- En début d'année, reportage sur le bénévolat à la Banque alimentaire de Bordeaux avec Jacques de Bort.
- Réalisation d'une vidéo de témoignages pour l'exposition consacré au camp d'internement de Beaudésert. Diffusion durant un mois à la médiathèque de Mérignac, en Gironde.
- En avril, Jules Lambert se rend à la Havane pour tourner, en solo trois sujets : *La Quinceañera*, un sujet consacré à la boxe amateur et un doc avec

Bernard Bonnin sur la plus grave crise traversée par Cuba depuis les années soixante.

- En juin, projection avec débat, au Méri-gnac-Ciné, de *1871, Victor Hugo, un député à Bordeaux*. Un doc tourné avec Bernard Bonnin en 2022.

- A l'automne, tournage à Toulouse et montage de *Les petits-enfants du millionnaire* avec Yannick de Solminihac. Un second reportage était consacré à l'association Aéro-cherche. En 1938, un Dewoitine de l'Aéro-postale rentrant d'Afrique s'écrase sur le Canigou. Les petits-enfants du commandant de bord sont rassemblés, à Toulouse, en hommage au pilote disparu.

- Bernard Bonnin effectue un repérage et une série de photos sur l'Atelier ferroviaire de Saint-Symphorien. Le tournage a lieu ce printemps.

- Jules Lambert repart à La Havane pour tourner *American cars, ces stars de La Havane*.

- Projection dans le cadre des soirées documentaires de *Cuba, hier et aujourd'hui* au cinéma Océanic, à Soulac, le 30 novembre 2023.

Voilà donc une année 2023 très riche en productions et en événements. Souhaitons qu'il en soit de même durant cette année olympique.

*Bernard Bonnin
Président de Tontons & Cie.*



Tournage de reportages (La Banque alimentaire de Bordeaux et à Cuba), projections publiques et débats.

À Salies-de-Béarn, la 25^e heure va fêter sa 20^e édition

Le club photo-vidéo Pic'Sel à Salies-de-Béarn est depuis sa première édition en 2003 le partenaire du Festival de la vingt-cinquième heure. « Patrimoine Tradition Environnement » est le thème qui est mis à l'honneur chaque année, le jour du changement d'heure, le dernier week-end d'octobre. Explications d'Alain Théodore, président de l'association.



Réalisateurs et organisateurs avec le jury et son président Ladislav de Hoyos, journaliste à TF1 (cravate rouge sur la photo) en 2009.

C'est notre regretté Bernard Beneteau, trésorier du club Pic'Sel (anciennement Microtel) qui en avait été l'instigateur, avec pour sujet le patrimoine culturel local.

À ses débuts, le festival avait comme thème « Les Pyrénées entre terre et mers ». Avec le temps, il a été étendu à l'international. Il est le seul de

cette envergure dans l'UR6 avec toujours la présence de nombreux réalisateurs et des fidèles dont encore un (il se reconnaîtra !) qui y participe depuis les débuts.

Depuis toujours, le point fort de l'événement est l'accueil aussi bien des réalisateurs que du public, avec restauration et visites toujours renouvelées des

atouts touristiques de la région. Notre soirée de gala du samedi soir est consacrée à la production de notre club et aux vidéos d'archives des réalisateurs des festivals antérieurs, dont la Caméra d'or de l'année précédente. Bernard Beneteau y tenait beaucoup. Pic'Sel est partenaire par le simple fait que Bernard avait fondé une association pour en simplifier le fonctionnement financier et d'organisation. Il en était le président et grand animateur de par son sens du contact et de sa gestion. Régulièrement, il présentait en soirée de gala, avec l'appui technique de Pic'Sel, un film sur Salies, un personnage historique (Félix Pécaut, par exemple), un événement ou un lieu comme la rivière Saleys.

Le festival dispose d'une très belle salle de plus de 300 places dotée de bons moyens techniques, et attirant un nombre public local et des alentours — élément rare à notre connaissance des autres festivals, soit régulièrement 100 à 250 personnes. La notoriété a été soutenue par les présidents de jurys pendant quelques années, notamment Ladislav de Hoyos, journaliste reconnu, et ensuite Jacques De Bord lui aussi journaliste présentateur de FR3 Aquitaine.

Depuis la disparition brutale de Bernard Beneteau, une équipe a repris la direction. Depuis trois ans l'association est dénommée Festiclaf, et les sessions successives ont bien fonctionné en s'adaptant



Balade touristique des réalisateurs.

aux circonstances. Le thème reste « Patrimoine – Tradition – Environnement ». Nous allons fêter cette année la 20e édition de cet événement 2003/2024, l'année blanche de la Covid étant passée par là. Le club Pic'Sel dispose de deux ateliers, celui de la photo et celui de la vidéo. L'atelier photo est beaucoup plus actif que celui de la vidéo, peu d'adhérents étant intéressés par l'image vivante. Un jeune entré au club à 12 ans, actuellement en BTS photographie, et qui se dirige vers la réalisation est un atout technique pour le club. Récemment, un professionnel jeune retraité nous a rejoints, mais son agenda a du mal à s'accorder au calendrier de nos activités. Cette richesse pour le club ne suffit malheureusement pas pour la création de projets. Depuis deux ans, la soirée « Pic'Sel fait son cinéma » a été créée afin de diffuser les films de notre bibliothèque qui, une fois diffusés, dormaient dans des ordinateurs et disques durs. Le sujet de la première de ces soirées a été le centenaire de la mort d'un poète béarnais local. Nous avons projeté une pièce de théâtre en langue béarnaise, *Chuquette*, jouée en

1989 par nos artistes locaux. Ce fut un beau succès public, malgré la mauvaise qualité de la projection due au transfert numérique des VHS. Récemment, une séance était dédiée à Joan de Nadau, portrait réalisé par Joël Sentenac, notre fidèle festivalier. Je conclus en souhaitant à tous les ateliers vidéo de bonnes captures de sujets captivants et d'intéresser

un nombreux public. Festiclap vous attend nombreux pour présenter vos œuvres les 26 et 27 octobre 2024.

*Les coprésidents de Pic'Sel
Alain Théodore et Paul Roger*

Contact pour le club : pic-sel@laposte.net
pour le festival de la 25e heure :
festiclap64@gmail.com



Festival de la 25e heure : le succès ne faiblit pas.



La 17e édition en 2021.

Quoi de neuf au Caméra Club Rochelais ?

Le Caméra club rochelais est un des plus dynamiques de l'UR6. Présidé par Jean-Pierre Sellier, on y compte plusieurs auteurs régulièrement sélectionnés à Soulac-sur-Mer, notamment Marie Hénaf, Jean-Paul Garré, Allain Ripeau ou Patrick Scaon. Elisabeth Jenny explique que les captations de spectacles et retransmissions d'événements constituent une part importante des activités, et qui permettent de développer réseaux de relations et compétences techniques pour des projets plus personnels et ambitieux.



Une captation d'une pièce de théâtre a permis de faire le casting d'une fiction. Sur le tournage du film club *Jean et Lisa*, Isabelle Lefévre joue Mme Kool. Jean-Paul Garré est à la direction d'acteur et Dominique Hénaf au clap.

Pour l'un des clubs les plus anciens et les plus dynamiques de la Région 6, la pandémie du Covid a été préjudiciable en terme d'effectifs. Depuis 2021, le nombre d'adhérent(e)s baisse, en dépit d'une communication orientée vers de potentiels publics. Il faut se rendre à l'évidence, nous avons sous les yeux la manifestation d'un changement d'époque.

La structure associative, comme lieu où se regroupent des personnes unies par une même passion, est en perte de vitesse, car elle implique des investissements en terme de temps. Avec les « nouvelles » technologies, les tutos, etc., l'apprentissage se fait plus rapidement, ailleurs et autrement. Sur le marché, apparaissent également des matériels fiables techniquement, plus discrets et mieux adaptés à

cette recherche d'efficacité immédiate : les portables, l'Osmo pocket... Dans ce contexte, les associations ont du mal à recruter de nouveaux adhérents, et le CCR n'échappe pas à la règle. Par ailleurs, la ville de La Rochelle qui défend le cinéma sous toutes ses formes, offre d'autres lieux d'apprentissage, mais qui entrent en concurrence directe avec les méthodes de l'association.

S'adapter à d'autres pratiques

Ceci dit, le CCR ne se porte pas si mal. En 2021, seize nouveaux films sont réalisés. En 2022 seulement cinq, mais cette année-là trois films sont primés au National de Soulac. En 2023, un nouveau souffle, une nouvelle énergie apparaissent, et 31 films sont réalisés dans le cadre du club, dont trois seront primés au National de Soulac.

Paradoxalement à cette baisse d'effectifs, le CCR reçoit des demandes de tournages qui obligent ses adhérent(e)s à s'adapter à d'autres pratiques. Lors des fêtes de Noël, de Pâques, ou à l'occasion d'événements comme l'ordination de prêtres, la cathédrale de La Rochelle fait appel à une petite équipe qui, disséminée en divers lieux de la nef principale, retransmet en simultané, sur deux écrans géants, l'essentiel des cérémonies. Cet exercice nécessite la présence de 4 ou 5 caméras, et d'une régie située... dans la sacristie. Il oblige aussi à une préparation minutieuse pour placer les câbles, sécuriser le passage des paroissiens, et ranger ensuite le matériel.

Cette année, la ville de La Rochelle a également sollicité le club pour la réalisation d'un film, faisant suite à la découverte de deux canons datant de l'époque napoléonienne. Une petite équipe s'est constituée pour mener à bien le projet, et deux films ont été réalisés à la suite de cette demande.

Quelquefois, des demandes de captations de spectacles proviennent de milieux artistiques ou scolaires. Ainsi, le CCR participe depuis plusieurs années au FestiPrev, qui est un festival national de prévention scolaire. Des films sont réalisés avec les enfants des écoles, qui interviennent dans le choix du sujet, l'écriture du scénario et le tournage proprement dit.

En 2023, la captation d'un spectacle de théâtre, *Debout les Livres*, a également été faite par plusieurs adhérent(e)s. Auparavant, c'est au cours de la captation

d'une autre pièce de théâtre, *Les Caprices d'Eugénie* (2022), que Jean-Paul Garré a recruté les futurs comédien(ne)s de ce qui deviendra le film-club du CCR, *Jean et Lisa*. Ce même *Jean et Lisa* qui occupera les esprits de l'association pendant plus d'une année.

Fictions, captations et voyages

Autre manifestation bien implantée dans les habitudes du CCR, celle du Marathon de La Rochelle. Cet événement sportif, réputé pour être la deuxième course nationale la plus importante après le Marathon de Paris, monopolise l'énergie de 5 à 6 personnes qui doivent fournir des images en un temps record, faire un montage quasi instantané, et rendre un clip de qualité professionnelle... à la remise des résultats. Rompues à cet exercice difficile, les cinq à six personnes en question sont aussi les plus actives au sein du club, à savoir : Jean-Pierre Sellier, Marie et Dominique Hénaïf, Allain Ripeau, Jean-Paul Garré, Albert Sutre... Les autres font ce qu'elles peuvent, et préfèrent sans doute des films plus personnels, moins collectifs, plus intimistes.

Car il y a aussi le plaisir du film de voyage, que l'on effectue seul(e), à son rythme, et qui constitue une part non négligeable des productions du CCR. La rubrique "Voyages et Regards" de l'Ecran témoigne qu'un film de voyage peut être passionnant, pour peu qu'il soit sous-tendu par une réflexion. Quelquefois, être à la bonne place au bon moment suffit à procurer un sujet original, à exploiter une fois de retour à la maison (cf. *Bouzkachi* de Patrick Scaon).

*Elisabeth Jenny
Caméra Club Rochelais.*



Captation dans la cathédrale de La Rochelle.

Patrick Scaon découvre le *Bouzkachi* en Ouzbékistan

Bouzkachi, reportage de Patrick Scaon (Camera Club Châtelleraudais), nous plonge dans un jeu ancestral qui tient du rituel, de l'exploit sportif et d'une cérémonie aux enjeux virils. Le film n'a pas laissé indifférent à Soulac en septembre dernier. Âmes sensibles s'abstenir.



À cheval, tous les coups sont permis au jeu de l'attrape-chèvre.

L'Ecran ►► Dans quelles conditions avez-vous voyagé en Ouzbékistan. Était-ce un voyage organisé ? Et combien de temps êtes-vous resté dans ce pays ?

Patrick Scaon ►► J'ai toujours réalisé mes voyages individuellement, sauf pour les *Dogons du Mali* où nous étions un petit groupe, et lors de notre premier voyage en Chine. Nous (ma femme et moi) étions

donc seuls en Ouzbékistan, pendant environ un mois. Ma caméra évidemment m'accompagne, et c'est bien grâce à elle que je peux rapporter toutes mes images. Je prépare donc le lieu et les dates du voyage en fonction de l'objectif que je me fixe.

L'Ecran ►► [Votre film pourrait-être un document ethnographique, car aucune incursion touristique n'y est visible. Était-ce votre volonté ?](#)

Patrick Scaon ►► Comme nous tous, je recherche une petite lucarne de la vie du pays que je visite, en essayant si possible d'éviter les lieux trop touristiques ou superficiels. Ce que l'on appelle « la vraie vie », pour peu qu'en qualité de touriste on puisse y accéder.

J'avais donc pour but de filmer un "bouzkachi", mais il s'est avéré qu'il n'était pas si facile d'obtenir des renseignements sur place. La période du printemps était propice, mais les lieux pas très connus.

Nous avons rencontré par hasard un couple de Français accompagné d'un guide qui, chance inespérée, nous a annoncé qu'il allait voir un bouzkachi. Nous sommes partis en voiture sur une route assez longue et inconfortable pour arriver dans un lieu perdu, une steppe, au milieu de quelques centaines de chevaux. Notre chauffeur étant lui même un "chependoz" (un cavalier) qui parlait un peu français, nous avons pu assister à sa préparation méticuleuse, pour se protéger des coups, ce que nous voyons brièvement dans le film. Malheureusement, arrivés probablement un peu tard, alors que j'envisageais de tourner quelques plans supplémentaires, on m'annonce que le bouzkachi était sur le point de se terminer. Ce fut une grande frustration, car je craignais d'avoir un choix trop restreint d'images pour le futur montage.

L'Ecran ►► [Vous citez une phrase du livre de Joseph Kessel, *Les Cavaliers* \(1967\) en épilogue de votre film. Aviez-vous lu le livre avant d'avoir l'idée de faire ce film ?](#)

Patrick Scaon ►► Je n'avais pas lu le livre de Kessel, même si j'en connaissais l'existence.

L'Ecran ►► [Quelle a été votre stratégie pour vous placer au milieu de cette foule surexcitée ?](#)

Patrick Scaon ►► La foule était effectivement concentrée sur l'objectif, celui du spectacle, et prêtait peu d'attention à ma présence. Mais une caméra ne passe jamais inaperçue. Il fallait donc jouer gentiment des coudes pour être au plus près de l'action, et accéder peu à peu aux presque premières places. Il fallait aussi stabiliser au mieux la caméra, en évitant de tomber deux mètres plus bas, au milieu des chevaux chauffés à blanc par les cavaliers quelque peu excités.

L'Ecran ►► [Comment avez-vous ressenti la brutalité du Bouzkachi, jeu de l'attrape-chèvre, et notamment la violence subie par les chevaux ?](#)

Patrick Scaon ►► Comme on peut le voir sur les images, les chevaux subissent effectivement de violents coups de cravaches. L'enjeu pour les cavaliers est d'obtenir la victoire, ce qui veut dire le gain d'un maigre butin, et une notoriété locale. Ils se concentrent donc sur les dépouilles de chèvres et de boucs, et prêtent peu d'attention à leurs montures, qui pourtant les aident à obtenir cette victoire.

Derrière la caméra, concentré pour obtenir le meilleur cadrage, dans un milieu très agité, je n'avais pas vraiment la double vision de l'action et du contexte.

L'Ecran ►► [Étiez-vous plusieurs personnes pour ce tournage, et à quel\(s\) poste\(s\) ?](#)

Patrick Scaon ►► Nous étions les quatre seuls touristes, témoins d'une fête réellement populaire, qui se déroule chaque année pour le "Navrouz", la fête du printemps. Cette fête a lieu dans tous les pays d'Europe centrale, dont les noms se terminent en "..istan" comme l'Ouzbékistan, le peuple des Ouzbeks.

L'Ecran ►► [Quel matériel avez-vous utilisé ?](#)

Patrick Scaon ►► La caméra utilisée cette année 2017 était une Sony sur cassette HDV. J'ai regretté la qualité des cartes mémoires utilisées plus tard.

L'Ecran ►► [Quel est, et a été, votre parcours au sein du Camera Club Châtelleraudais ?](#)

Patrick Scaon ►► J'ai intégré le CCC en 1983. Devenu président quelques années plus tard, j'ai ensuite transmis la charge à notre président actuel, Jean-Charles Vailler, toujours en poste. Après une pause pour raisons personnelles, je suis revenu dans les années 2000 jusqu'à ce jour, où j'occupe le poste de trésorier du club.

L'Ecran ►► Quel est votre film fétiche, celui que vous placez au-dessus de tous les autres, et pourquoi ?

Patrick Scaon ►► *Le Grand Bleu* de Luc Besson (1988) est le film qui me vient tout de suite à l'esprit. On y trouve de l'humour et de la tragédie. La course au record entre deux apnéistes se prolonge vers une histoire d'amour impossible. Le personnage féminin subit sans espoir l'obsession de son ami le plongeur pour les profondeurs marines. Cet appel est plus fort que lui, et plus fort qu'elle. L'histoire se termine par une longue descente vers le noir absolu. Elle rappelle un autre drame, celui de la mort de son père asphyxié au fond de la mer, dont il fut témoin étant enfant. Ce film propose un scénario original et puissant, des images magnifiques, une musique inoubliable qui ajoute des couleurs aux images. Le 7ème art, quoi !

Propos recueillis par Elisabeth Jenny.



Voyages et regards

Elisabeth Jenny

Josette Bardy sur les *chars* bangladais

En sélection au dernier Ciné-en-courts en septembre dernier, *C'est comment ailleurs* de Josette Bardy nous propose de découvrir les conséquences du réchauffement climatique au Bangladesh. Plus précisément, l'auteure nous emmène sur les *chars* (prononcer « *tchor* »), îles fluviales formées du limon déposé par les rivières en période de mousson. Plus de cinq millions de personnes vivent sur ces îlots précaires, dont la moitié sur le seul cours du Bhrmapoutre.



L'Ecran ►► À quel moment votre sujet s'est-il imposé à vous, avant ou pendant votre voyage ?

Josette Bardy ►► Je savais que le Bangladesh me réserverait des surprises, et j'ai découvert que la plupart des

habitants ignoraient tout de leur propre pays. Je suis allée deux fois au Bangladesh, pour une période de deux mois au total, et j'y étais seule, mais souvent accompagnée d'un autochtone. C'est en cherchant sur place, sur Internet, quelles pouvaient bien être ces îles que l'on devinait

au loin, que le sujet s'est imposé à moi. Je n'ai pas tout de suite fait le lien avec les images que j'avais filmées, et cette manifestation à Paris pour le climat.

L'Ecran ►► La présence d'un guide est indispensable pour approcher les populations comme vous le faites. Comment l'avez-vous recruté ?

Josette Bardy ►► Rencontré par l'intermédiaire d'une connaissance en France qui avait déjà utilisé ses services, l'autochtone avec qui je me déplaçais n'avait pas du tout la vocation de guide. Cependant, avec quelques mots d'anglais appris auprès des expatriés, il était tout à fait en mesure de m'aider.

De plus, il était très fier de se promener avec une étrangère qui lui offrait de visiter son pays, tout en étant dédommagé de sa perte de salaire lorsqu'il m'accompagnait. La barrière de la langue ne m'aurait jamais permis de me déplacer dans les endroits les plus reculés du pays, même s'il est possible j'ajouterai, de se déplacer en toute sécurité.

L'Ecran ►► Vous filmez des groupes de paysans, où les hommes et les femmes semblent réagir à égalité à vos questions. Comment avez-vous préparé ce travail ?

Josette Bardy ►► D'abord, ce ne sont pas des paysans au sens où on l'entend chez nous. Ils sont là parce qu'ils n'ont pas d'autre choix et qu'il faut continuer à vivre. Ensuite, je n'avais rien préparé puisqu'au départ, j'ignorais moi-même l'existence de ces « chars » qui sont des îlots transitoires, qui se forment au gré des changements climatiques (inondations, moussons).

L'Ecran ►► Votre grammaire filmique utilise de nombreux gros plans. Quel(s) sens lui donnez-vous ?

Josette Bardy ►► Simplement j'aime les gros plans, je pense qu'ils expriment davantage la pensée d'un interviewé, ce qui n'exclut absolument pas, bien au contraire, pour varier, l'usage de plans larges.

L'Ecran ►► Combien de personnes étiez-vous sur ce tournage, à quels postes ? Et avec quel matériel ?

Josette Bardy ►► J'étais seule avec deux caméras et un micro-cravate, du reste pas toujours aisé à utiliser vu les conditions. Parce que le temps de poser sur la personne le micro en question, du fait que rien n'est préparé,

l'instantanéité a disparu. Les gens perdent un peu de leur spontanéité et c'est dommage.

L'Ecran ►► Votre film établit des liens entre la jeunesse occidentale qui manifeste, et les populations du Bangladesh qui subissent déjà cruellement ces changements climatiques. Y voyez-vous l'espoir d'une prise de conscience politique plus forte, à un niveau mondial ?

Josette Bardy ►► Je ne peux que l'espérer car ces populations de sinistrés sont même ignorées de leurs compatriotes (comme mon accompagnant) et je ne parle pas des autorités complètement débordées par le phénomène.

L'Ecran ►► Diriez-vous que les personnes que vous filmez sont déjà des « migrants climatiques » à l'intérieur de leur propre pays ? Pourquoi ?

Josette Bardy ►► Oui, certes. Ils n'ont pas d'autre choix que d'essayer de survivre d'une manière ou d'une autre, et il est important de le préciser, le système d'assurance tel qu'on le connaît en Occident n'existe pas au Bangladesh ! Le réchauffement climatique entraînant de manière récurrente la fonte des neiges des montagnes de l'Himalaya et, ajouté à cela la mousson, le pays disparaît petit à petit sous l'eau. Au Bangladesh, on se déplace déjà beaucoup en bateau. Il y a peu de routes, et les cours d'eau sont nombreux.

L'Ecran ►► Quel est votre parcours personnel au sein de Ciné Images Vanves ?

Josette Bardy ►► Je suis adhérente au CIV (Ciné Images Vanves) depuis 2006. En déménageant, j'ai également rejoint le Cinamat L'Häy les Roses, mais mon club référent est resté le CIV.

Propos recueillis par Elisabeth Jenny.



SoulaCritiques

Hélène Linard



Froid et chaud

de Sophie Baudoin
(DiViPassion Athis-Mons - R1)

Un film minute qui prend à contre-pied le réchauffement climatique. De belles images illustrent un texte instructif bien écrit. La bande son est de qualité et contribue à une chute inattendue. Le scénario est bien construit et cohérent. Le montage est dynamique et efficace.

Un exercice délicat mais réussi. Il fallait oser prendre le parti pris que le réchauffement climatique pouvait être pour certains bénéfique. Bravo à la réalisatrice d'avoir su nous surprendre.



Le chemin des mots

de Gérard Rauwel
(LMCV - R2)

Une expression libre où les mots parlent d'amour. Un texte bien écrit et poétique qui à mon humble avis est un peu desservi par une voix un peu trop monocorde qui manque de passion par rapport au texte et aux

images. Les mots sont mis en scène et les images les illustrent. Les prises de vue sont de belle qualité et les incrustations intelligentes. La bande son est de qualité et la musique adaptée tout en donnant une impression de lenteur. Le montage est de qualité et très varié. L'ensemble amène à une forme de spleen, de mélancolie et fait penser à un amour perdu. Merci au réalisateur et à l'équipe de nous avoir ramenés vers nos lectures et nos amours oubliés.



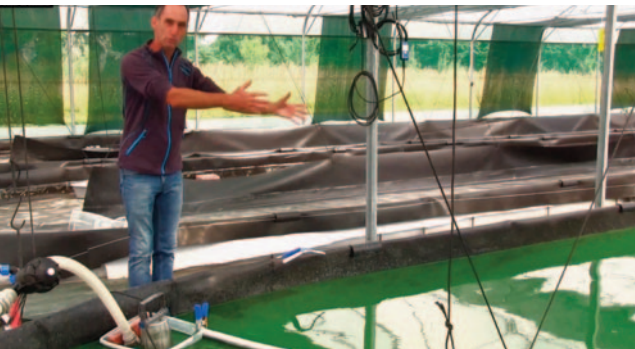
L'inclusion selon Gérard

de Mehdi Noblesse

(Cinéma 27 Evreux - R3)

Un documentaire sur une inclusion réussie. Les interviews de Gérard, adulte dans le champ du handicap et de son collègue, ouvrier de l'usine, sont bien menées. La bande son avec les bruits de l'usine est bien vue, et il a été opportun de mettre les sous-titrages. Je

regrette de ne pas avoir davantage vu Gérard dans l'ESAT ou dans sa vie au quotidien, plutôt que de ne le voir que dans l'entreprise, ce qui donne plus une impression de documentaire sur l'entreprise. Toutefois, les prises de vue sont de qualité et montre bien la difficulté du travail de cet homme qui a su s'adapter. Le montage est rythmé et dynamique. La chute est inattendue et pleine d'optimisme. Bravo au réalisateur et à l'équipe d'avoir su montrer que l'inclusion est possible et que la retraite peut être bien vécue !



Un trésor de bactérie

de Françoise Brémaud

(3e Œil Angers - R4)

Un documentaire très intéressant sur une nouvelle forme d'alimentation. L'interview est bien menée, même s'il y a parfois quelques parasites et le discours scientifique popularisé (dans le bon sens) pour être accessible à tous. Les prises de vue illustrent bien le

discours et le montage est rythmé, dynamique et de qualité. Le réalisateur a su construire son sujet en le traitant du point de départ, y compris historiquement jusqu'au résultat final sans longueur et en allant à l'essentiel. Le spectateur est tenu en haleine et découvre pas à pas cette spiruline.

Bravo au réalisateur et à son équipe de nous avoir fait découvrir ce scientifique fort sympathique qui s'est reconverti dans une agriculture plus qu'originale et encore méconnue.



Radioactifs

d'Olivier Arnold et Mathieu Winckel / collège Wolf
(CCA Mulhouse - R5)

Un film, peut-être pas tant que ça d'anticipation, choc et porteur d'un message. Les prises de vue sont d'une grande qualité, variées et intelligentes. Les superpositions, l'utilisation des documents d'archives sont très

bien choisies. Les différents jeunes acteurs et, particulièrement la jeune actrice principale sont à féliciter par la justesse de leur interprétation. Sans compter l'aide d'un acteur professionnel qui les accompagne et qui rajoute un plus. Le scénario est bien écrit, construit et la dramaturgie y est crescendo.

Le son, même si parfois est un peu irrégulier, est de qualité. Le montage est rythmé, dynamique et va à l'essentiel. Hé bien oui : un coup de cœur et un grand bravo pour ces jeunes d'un collège ainsi que pour l'équipe qui les a accompagnés dans leur prise de conscience et pour leur réalisation qui rivalise largement avec celles de leurs aînés.

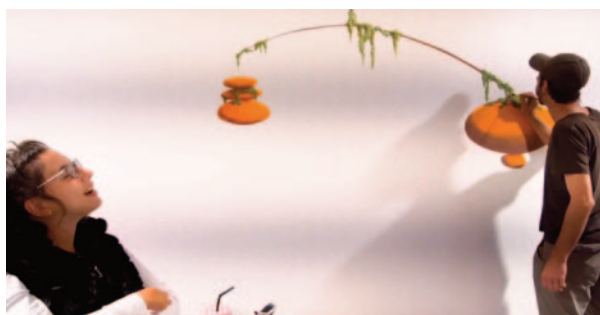


Le PDG

d'Yves Turon

(Jurançon vidéo club - R6)

Un film minute efficace et amusant. Le scénario est construit et bien écrit. La dramaturgie est présente et la chute inattendue. Les prises de vue sont de qualité et variées. La bande son utilisant les bruits de l'usine est bien vue et de qualité. Le jeu des acteurs est juste. Il n'était peut-être pas utile que le PDG se retourne pour ne pas entrer dans le comique de situation mais ce n'est que mon avis !
Bravo à l'équipe qui a su nous faire rire en une minute !



Une fresque à vivre

de Jean-Louis Chenevas

(Atelier Vidéo Voreppe - R7)

Une expression libre et un film en 6 actes comme une pièce de théâtre. Un texte d'une grande qualité et très bien dit. Des prises de vue variées d'une très belle qualité. Un scénario construit, intelligent qui contribue à l'émotion du spectateur. Un montage rythmé qui donne à voir, sans fioriture et efficace. La bande son est de qualité et la musique qui scande les différents actes est très bien choisie. L'œuvre se crée au fil des images dans un lieu où le rêve et l'imaginaire peut apporter un peu de joie de vivre.
Un autre coup de cœur pour ce film tout en délicatesse, respect et sensibilité qui montre sans être dans le pathos un lieu de vie pour des personnes dans le champ du handicap. Bravo au réalisateur et à son équipe pour ce joli moment d'émotion et bien sûr bravo aux artistes.



Les moissons du coeur

d'Albert Peiffer

(UAICF Sète - R8)

Un reportage sur la solidarité des femmes et leur combativité face au cancer du sein. Les interviews sont bien menés et tout en sobriété. Les prises de vues sont variées, de qualité et servent le discours qui nous fait découvrir les protagonistes. Le scénario est construit et bien écrit. Le montage est rythmé et dynamique.
Un reportage tout en sensibilité et dans le respect de ces femmes qui osent se dévoiler. Bravo au réalisateur et à son équipe de nous avoir fait découvrir, avec autant de délicatesse que d'audace, le combat de ces femmes face à la maladie et d'avoir su les sublimer.

Ciné-en-courts de Soulac : retour sur deux fictions remarquables

Charles Ritter

Goulag, la folle épopée de Marc Preschia

Marc Preschia a fait sensation au dernier concours national avec sa fiction intitulée *Goulag*, qui raconte la folle cavale de deux échappés d'un camp soviétique en 1946. L'adhérent franco-belge (du club lillois LMCV comme du club de RCV 8-16 à Liège en Belgique) a obtenu à Soulac-sur-Mer le prix de la reconstitution et le prix de l'interprétation masculine pour ses deux interprètes, Jean Dufour et Andreï Kovrigin. On aura rarement vu, dans un film totalement amateur, un casting aussi exceptionnel pour un scénario d'une telle ambition.





Igor Prokopiev et Denis Mouzykantov jouent les commissaires du peuple.

L'Ecran ►► Qu'est-ce qui vous a motivé à aborder le sujet des camps soviétiques ?

Marc Preschia ►► Deux séjours en Russie et en Sibérie. Lors d'un de ces séjours, on nous a fait visiter les vestiges d'une usine de poisson et une fabrique de savon. En fait, de retour chez moi, après quelques recherches, j'ai constaté à ma grande surprise que ces deux sites étaient les vestiges de deux goulags de l'époque soviétique. La lecture du livre *L'Archipel du goulag* d'Alexandre Soljenitsyne m'a passionné ; surtout lorsque j'ai trouvé dans le chapitre *Le chaton blanc* une histoire digne d'un scénario de film.

L'Ecran ►► Le scénario est « inspiré de l'histoire vraie de Georges Tenno et Kolya Djanov relatée dans *L'archipel du Goulag* d'Alexandre Soljenitsyne ». Quel a été votre travail d'adaptation ?

Marc Preschia ►► L'histoire vraie est celle de deux ressortissants soviétiques. Il a donc fallu, pour que la plus grande partie du film soit parlée en français, que j'imagine que Georges Tenno était un « Malgré-nous alsacien » enrôlé de force dans la Wehrmacht et envoyé sur le front russe (ce qui historiquement était fréquent). D'autres faits relatés dans le livre ont été modifiés, car très difficiles à mettre en œuvre cinématographiquement parlant, ou choquant pour des personnes occidentales.

L'Ecran ►► On est impressionné par les moyens mis en œuvre pour la réalisation de ce film de 25 minutes,

à commencer par les paysages. Les immensités de la toundra, les lacs gelés, les épaisseurs de couche de neige sont d'une beauté stupéfiante. Avez-vous tourné des séquences en Russie ? Comment vous y êtes-vous parvenu ?

Marc Preschia ►► Lors de mon séjour en Sibérie, au lac Baïkal en hiver, j'ai pu filmer de beaux paysages de cette région extraordinaire. Plusieurs tournages avec écran vert (ou blanc) ont pu recréer l'illusion que les acteurs y étaient vraiment. Pour ce qui est des tournages durant la tempête de neige, les prises de vue ont été effectuées lors d'une vraie tempête de neige sur le plateau des Hautes fagnes, parc naturel avec micro-climat en Wallonie, qui sur des milliers d'hectares est un habitat similaire à la Sibérie. Les autres paysages proviennent de mes prises de vue en Islande (lors de mes cinq séjours là-bas) de l'Eiffel en Allemagne où nous avons été avec les acteurs, sur un terribil (crassier) de résidus de métaux lourds à Liège, en Mongolie et enfin dans les forêts ardennaises près de chez moi.

L'Ecran ►► Aborder en autoproduction un film d'une telle ampleur nécessite de s'entourer de compétences à des postes clés comme un chargé de production, un régisseur général, un assistant-réalisateur. Était-ce le cas ?

Marc Preschia ►► Hé non ! Sur les tournages, nous étions trois cameramen dont ma sœur qui peut être considérée comme co-productrice. Elle était dans les années 1960/70 une photographe connue internationalement. Malgré ses 87 ans, elle a tenu à m'assister même dans la tempête de neige et souvent me conseiller. L'autre cameraman était mon



Elvira Askarova et Ibragim Bakirov, les Bouriaties de la yourte.

ami Daniel Ledoux, technicien attiré de notre club vidéo à Liège. J'avais aussi plusieurs amis russes (dont les acteurs) qui m'ont fait modifier très souvent le scénario et les décors afin que le film soit réaliste. Il me fallait éviter de faire un film de type « production américaine » avec des acteurs parlant anglais avec un accent russe, tout comme des invraisemblances quant aux décors, à l'histoire du pays et au modus vivendi de la population russe. Pour la recherche des costumes et des lieux de tournage, c'est moi et ma sœur qui avons effectué le gros du travail — un an de recherche. En fait l'équipe complète était d'une vingtaine de personnes dont plusieurs amateurs spécialistes des effets spéciaux, des traductions et du montage mais sans fausse modestie, j'ai assuré moi-même 80 % de l'organisation.

L'Ecran ►► Comment s'est organisé le casting des comédiens parlant le russe, et particulièrement le choix d'Andreï Kovrigin et l'étonnante Ksenia Lukianova qui joue à la fois la fille de l'Alsacien Georges Tenno et une émigrante russe, qui semble à l'écran parfaitement bilingue ?

Marc Preschia ►► À Liège, depuis plus de vingt ans, je me suis fait beaucoup d'amis dans les groupes d'émigrants des pays de l'ex-URSS. Andreï est un ingénieur-technicien électricien russe qui a effectué des travaux pour moi. Je l'ai choisi comme deuxième acteur principal par instinct malgré le fait qu'il parle très mal le français. Et malgré son bégaiement, il m'a semblé plus vrai que nature. Ksenia est la fille d'une des amies d'Andreï et provient du Kamtchatka, péninsule de l'extrême-Orient russe. Elle est parfaitement bilingue et a fait de l'art dramatique



Georges Tenno en famille, avant l'enrôlement forcé dans la Wehrmacht. Dominique Pitz, Jean Dufour et Ksenia Lukianova qui joue également la jeune émigrante russe (photo du bas).

en Sibérie. Les autres acteurs russes sont les fils d'Andreï et deux frères venant du Caucase. Le commissaire du peuple Igor est un Kirghize caucasien qui a fait du théâtre là-bas chez lui et a été « recruté » deux jours avant les prises de vue où il intervenait. Le seul acteur professionnel est Jean Dufour alias Georges Tenno.

L'Ecran ►► Où et comment ont été tournées les scènes de Georges Tenno dans son domicile, avant qu'il ne se fasse arrêter ? Jean Dufour qui interprète Georges Tenno s'exprime avec un fort accent alsacien et son épouse s'exprime en allemand. Y a-t-il eu un casting alsacien pour cette séquence ? En tant que Belge, connaissiez-vous ces particularismes régionaux français ?

Marc Preschia ►► Le tournage chez Georges Tenno a été effectué chez ma fille qui a une vieille maison avec une décoration « vintage années 1930-40 ». L'accent de Georges est un léger accent liégeois et non alsacien — Liège est à 40 kilomètres d'Aachen (Aix-la-Chapelle, en Allemagne) ! Ceci explique peut-être cela. D'autre part, la Wallonie comporte une région identique à l'Alsace à la frontière allemande, où les 40 000 habitants parlent un patois allemand. Les problèmes ont été similaires à ceux de l'Alsace, car cette région a été tantôt belge, tantôt allemande au fil des guerres. L'épouse de Georges Tenno dans le film est Dominique Pitz, une vidéaste de notre club belge RCV 8-16, Française ayant épousé un



Ksenia Lukianova et Maxim Kovrigin.

Allemand et vivant à Aachen. Elle aussi est parfaitement bilingue.

L'Ecran ►► Une autre séquence impressionnante montre des images de guerre avec blindés, explosions, manœuvres de troupes. La qualité et la texture des images nous laissent penser que ce sont bien des images tournées et non des documents d'archive. Quel est le contexte de ce tournage ?

Marc Preschial ►► Chaque année, près de la ville de Bastogne, des organisations de « *re-enactment* » [reconstitution historique, NDLR] mettent en scène des parades avec véhicules militaires, uniformes etc. pour commémorer l'anniversaire de la bataille des Ardennes. Or en 2019, comme c'était le 75e anniversaire de cette bataille, un groupement des clubs et organisations similaires en Europe a décidé de reconstituer une « vraie » bataille avec de vrais chars et véhicules allemands et américains venant de toute l'Europe. Des artificiers polonais et des soldats habillés de vêtements originaux venant aussi de toute l'Europe (plus de 400 figurants) y ont participé. J'ai alors eu la chance de faire la connaissance de l'organisateur principal de cette manifestation qui m'a fourni un brassard « presse » afin que je sois au cœur de l'action et non dans le public. Les rushes dans le film ne sont que quelques-uns d'une dizaine d'heures de tournage.

L'Ecran ►► Racontez-nous la séquence de la yourte, comme perdue dans la steppe. Les scènes tournées à l'intérieur sont très belles et le couple qui accueille les fugitifs donnent lieu à des échanges d'une grande humanité. De type asiatique, le couple



Marc Preschia au milieu des manœuvres militaires à Bastogne : plus de dix heures de rushes.

s'exprime parfaitement en langue russe et joue merveilleusement bien, notamment la femme dans une bouleversante scène d'émotion. Comment les avez-vous rencontrés ?

Marc Preschia ►► Tout d'abord, encore la chance : après un an de recherche pour trouver une yourte, un voisin m'a dit le plus naturellement du monde que dans la ferme écolo située à deux kilomètres de mon habitation, il y avait une yourte mongole dans l'arrière prairie de cette ferme ! Le propriétaire, un brave écolo, m'a donc autorisé à effectuer les prises de vue dans sa yourte.

Les acteurs dans la yourte sont Elvira Askarova, réfugiée Kirghize asiatique et vidéaste dans un club à Liège (le SAM de Seraing). Elle est aussi avec son mari belge détentrice d'une performance étonnante : le trajet entre Liège et le Kirghistan (5500 kilomètres) en vélo électrique tractant une remorque à panneaux solaires ! Son compagnon dans le film est un de ses amis Kirghize qui vit à Bruxelles.

L'Ecran ►► Par cette histoire, au-delà de l'horreur des camps soviétiques, vous évoquez deux drames trop méconnus dont sont victimes les deux personnages. Georges Tenno est un « Malgré-nous » alsacien qui, considéré comme Allemand lorsque l'Alsace-Moselle était annexée, a été enrôlé dans la Wehrmacht pour combattre avec les Allemands sur le front russe, où il a été fait prisonnier. Kolya Djanov, soldat russe fait prisonnier par les Allemands, a été considéré comme un traître par les Soviétiques lors de sa libération de Buchenwald. Comme tous les prisonniers de guerre russes, il est passé directement



Conditions de tournage extrêmes... en Belgique.

des camps allemands à ceux de l'URSS. Aborder ces questions d'une ironie cruelle faisait-il partie de vos motivations ? Existent-elles dans le récit original de Soljenitsyne ?

Marc Preschial ►► Non, c'est une des libertés que j'ai prise dans le scénario et qui n'existe pas dans le livre. Ces horreurs m'ont impressionné lorsque j'ai appris cela, ainsi que d'autres faits dramatiques abordés dans la version longue du film et que j'ai voulu faire connaître au public.

L'Ecran ►► Les scènes tournées dans un vent glacial sous un mètre de neige au sol ont-elles été les plus difficiles à tourner ?

Marc Preschia ►► Oui, car nous étions dans une vraie toundra et la neige s'infiltrait partout. Le plus courageux était Andreï Kovrigin qui n'avait qu'une camisole et un caleçon sous son habit russe, ainsi que des chaussures de deux pointures trop petites. Mais c'est un vrai Russe : pour tous les tournages, nous avions du combustible — de la vodka venant du magasin russe de Liège.

L'Ecran ►► Quel est le budget du film et comment a-t-il été financé ? Quels ont été les plus gros postes de dépenses ?

Marc Preschia ►► Le budget est impossible à déterminer si on considère mes deux voyages en Russie et Sibérie, les cinq en Islande, les déplacements ainsi que le catering sur les tournages en Belgique et en Allemagne. Il y avait aussi le coût des costumes et du matériel de décoration etc. Je n'ai pas comptabilisé les coûts, car ces voyages importants à l'étranger étaient aussi mes vacances. Tout a



La yourte d'un voisin... "téléportée" dans la steppe mongole.

été pris sur mon budget personnel. De cette façon, je n'étais pas redevable ni d'un délai de réalisation ni d'argent extérieur.

L'Ecran ►► Avec quel type de matériel avez-vous tourné ? Sur combien de journées de tournage étalées sur quelle période ?

Marc Preschia ►► Le matériel : deux Panasonic Lumix GH5 et une Sony. L'ensemble de la réalisation du film a duré trois ans, avec une pause de presque un an causé par le Covid. Le nombre de jours ou d'heures de tournage est impossible à déterminer car je n'ai pas fait de relevés. La chance que j'ai eue est de pouvoir compter sur une équipe de 15 à 20 personnes qui ont accepté de me suivre durant tout ce temps !

L'Ecran ►► La bande son du film est remarquablement travaillée et maîtrisée. Les choix musicaux sont superbes et pertinents et les apports son (les ambiances de vent, par exemple) sont riches et bien dosés. Les dialogues sont parfaitement audibles, même pour les scènes dans la tempête de neige. Comment avez-vous travaillé le son au tournage et au mixage ?

Marc Preschia ►► Pour le son des dialogues, nous avons pour chaque acteur utilisé les mini-dictaphones Sony « IC Recorder ICD -TX 650 ». Placés sous les vêtements, ils n'étaient donc pas soumis au vent et donnaient des dialogues clairs et précis. Les autres ambiances sont un mélange des sons micro des caméras et des sons provenant de banques de son sur Internet. Le mixage sur Première pro a été





Andreï Kovrigin joue Kolya Jdanov.

un casse-tête car je n'avais pas sur le tournage eu la présence d'esprit d'utiliser un clap.

L'Ecran ►► [Votre filmographie nous révèle votre passion pour les régions froides et l'Antarctique. *No Man's Land* qui raconte la conquête du Pôle Sud est un documentaire où sont imbriquées de nombreuses images mises en scène avec des comédiens jouant les rôles de Scott et Amundsen dans un environnement extrême. Ce film qui avait déjà marqué les esprits avait obtenu, entre autres, le Grand Prix](#)

[du documentaire au concours national FFCV à Vichy en 2015. Le froid, une passion ?](#)

Marc Preschia ►► Oui, de fait j'adore les régions polaires ou extrêmes. Après une vie à arpenter vos belles montagnes françaises durant mes vacances depuis les années 1980, j'ai effectué plusieurs treks en Himalaya une fois retraité. J'ai alors enfin pu réaliser mes rêves d'enfance : visiter le Groenland, la Patagonie, l'Antarctique, le Svalbard et bien d'autres destinations exotiques.

L'Ecran ►► [Quelle est l'actualité de Marc Preschia aujourd'hui ?](#)

Marc Preschia ►► Mon activité vidéo est en suspens pour l'instant car mon épouse a de graves problèmes de santé. Mais je me réjouis de pouvoir retourner un de ces jours à Namche Bazaar au Népal et dans le Nord avant d'être trop âgé. J'aurai cette année 77 ans. Heureusement, je me maintiens grâce à des randonnées régulières et une bonne hygiène de vie. ●



Thierry Knoll : pour l'amour des femmes dans la guerre

Revenu bredouille de Soulac-sur-Mer en septembre dernier, *Pour l'amour de Jeanne* y a pourtant marqué les esprits. Ce film remarquablement travaillé rappelle le douloureux destin des femmes humiliées pendant — et après — la guerre, par la seule faute d'avoir aimé un homme qu'il ne fallait pas à ce moment-là. Thierry Knoll nous rappelle au souvenir de *La Tondue de Chartres*, avec toute la nécessaire cruauté certes, mais aussi avec tendresse et humanité.



L'Ecran ►► Après les plus « légers » *Un peignoir pour deux* et *Appelez-moi Romy*, vus à Soulac en 2021, vous nous faites replonger dans les drames de la guerre avec *Pour l'amour de Jeanne*. Après les terribles *Décalage horreur* (2006), *Dernière danse* (2013) et *Anna* (2017), c'est le retour vers un sujet qui vous attire – ou vous obsède ?

Thierry Knoll ►► Je n'irais pas jusqu'à dire que cela m'obsède, quoique ! Mais les périodes de conflits et notamment la seconde guerre mondiale sont sources de sujets dont on peut tirer des histoires intéressantes et dramatiques, mon imagination faisant le reste. Avec ce film je voulais mettre un doigt sur un sujet quelque peu tabou et non moins glorieux, mais pas tant sur le "pourquoi" de ce déferlement de violence sur ces femmes mais plutôt sur le "comment" ces femmes ont-elles surmonté cette épreuve.

L'Ecran ►► Si le drame des femmes tondues (parfois par des résistants de dernière heure) est connu, on connaît moins le sort de ces femmes (estimé à 100.000, écrivez-vous !) qui ont donné naissance à un enfant dont le père était dans l'armée allemande. Comment vous êtes-vous documenté ?

Thierry Knoll ►► En effet cette partie de l'histoire est encore assez méconnue des gens. C'est pourquoi il est bien d'en parler. Tout est parti de la photo de Robert Capa qui montre une femme tondue, un enfant dans ses bras, à Chartres. J'ai vu le documentaire et appris beaucoup sur la vie d'après de cette femme et de son traumatisme. C'est ça qui m'a donné l'idée d'écrire ce scénario. J'ai lu pas mal d'articles à ce sujet et compris que cette tondue de Chartres n'était pas la seule à vivre ces moments d'après, terribles et différents les uns des autres.

L'Ecran ►► La relation de Marie avec son mari est d'autant plus pernicieuse qu'elle est présentée comme généreuse au départ (« *il m'a protégée, mais ça n'a pas duré longtemps* »). Avez-vous la connaissance que ce type de relation malsaine ou violente pour ces femmes après la guerre ait été fréquente ?

Thierry Knoll ►► Contrairement à *La Tondue de Chartres* qui a été immortalisée par cette photo, les autres certes également prises en photos lors de cette épuration extra-judiciaire sont restées dans l'anonymat, les photos ayant été rangées dans des cartons par la suite. Leur vie d'avant a donc été tenue secrète, mais pour beaucoup ce secret a été découvert des années plus tard faisant ainsi basculer leur vie dans la honte et le mépris, la haine de cette période ne s'étant pas encore dissipée. Pire encore pour les enfants de ces unions franco-allemandes.

L'Ecran ►► Comme déjà pour *Anna*, le film impressionne par le travail riche et détaillé sur les décors, les accessoires et le « HMC » (habillage, maquillage, coiffure). Le temps de préproduction a été sans doute assez long. Comment y travaillez-vous ?

Thierry Knoll ►► Dès lors que vous travaillez sur un film historique, le travail de recherche en amont du tournage est beaucoup plus long. Pour ce film il fallait un décor de la France des années 1950. J'ai donc sillonné les Vosges à la recherche de "l'endroit idéal" et je l'ai trouvé. Cela a abouti à trois jours de tournage dans un décor en mode retour vers le passé. En ce qui concerne les scènes



Nynna Leene et Ilja Baumeier.

dans le soi-disant hôtel particulier de Paris, j'ai osé demander une autorisation de tournage au Musée Folie Marco à Barr en Alsace. Quelques jours après, Mme la Maire de Barr nous mettait à disposition pour deux jours tout le musée ! C'est ça également la magie du cinéma. À partir de là on pouvait penser aux costumes. Merci les friperies et à Ciné Régie pour les locations d'uniformes et armes. Et, entouré de talentueuses maquilleuses je pouvais lancer le premier "Action". Toutes ces recherches prennent du temps mais elles sont le garant de la crédibilité du film auquel j'attache beaucoup d'importance.

L'Ecran ►► La lumière et surtout l'étalonnage donnent au film une belle « patine » d'époque. Comment y avez-vous travaillé ? Et quel matériel avez-vous utilisé au tournage ?

Thierry Knoll ►► Pour ce tournage nous avons utilisé une Sony A7.3 avec une belle focale donnant un bokeh assez cinématographique et deux panneaux IDV Diftlite pour la lumière. J'aime bien travailler avec la lumière naturelle. À l'étalonnage, nous avons rajouté des LUTs pour donner cette patine un peu ancienne.



L'Ecran ►► Concernant le casting, on retrouve votre comédien fétiche, Eric Dietrich, cette fois dans le rôle d'un « méchant ». Comment s'est fait le choix des rôles principaux : Marie, Kurt et la petite Jeanne ?

Thierry Knoll ►► Le choix des comédiens est également important, au même titre que les décors, ils doivent être crédibles. Ce n'est pas tous les jours qu'ils jouent un personnage historique avec une façon de parler et d'une gestuelle différente d'un personnage contemporain. Eric Dietrich étant à l'aise dans différents personnages, il m'a été facile de le convaincre de jouer le rôle de l'odieux mari. Pour Kurt, l'officier allemand, il fallait qu'il ait un vrai accent allemand quand il parle en français, et du talent bien sûr. J'avais déjà eu le plaisir de faire jouer sa compagne dans *Appelez-moi Romy*, il a donc accepté de suite ce rôle. C'est un très bon comédien allemand. Pas de casting pour le rôle de Marie, je fonctionne toujours au "feeling". Sa bande démo m'a laissé bonne impression et son physique correspondait bien au personnage que j'avais en tête. Mon intuition était bonne. Pour le rôle de la petite Jeanne, il est toujours un peu difficile de trouver des comédiens en herbe. J'ai donc joué la carte familiale et j'ai proposé le rôle à la fille de ma nièce qui en plus à la même couleur de cheveux que sa mère à l'écran. Bingo ! Elle était très contente et moi également. Elle m'a confié l'autre fois qu'elle souhaiterait à nouveau jouer dans l'un de mes films — même si on ne lui a pas montré toutes les scènes du film.

L'Ecran ►► La belle astuce narrative qui donne une autre lecture à la scène de violence au début



fait écho au faux-semblant de la relation de Marie avec son mari. Le grossier mari français, dans une scène peut-être un peu caricaturale, souffre de la comparaison avec le bel et romantique Allemand. Peut-être la durée du film ne permettait-elle pas d'apporter des nuances aux personnages ?

Thierry Knoll ►► Il est assez difficile de raconter une telle histoire dans un temps très court (20 minutes). C'est pourquoi à l'écriture je fais un peu l'impasse pour trop développer la personnalité des différents personnages. Je préfère amener le spectateur sur une fausse piste narrative et après coup les surprendre par un retournement de situation.

L'Ecran ►► Pourquoi avoir choisi une fin tragique (Marie tue son mari et se suicide), alors que Kurt offrait une perspective d'avenir à Marie et à leur fille Jeanne en partant pour l'Allemagne ? La mélodramatisation du père partant avec sa fille est plus cinématographique qu'un plat happy-end, certes. Mais votre objectif était-il sans doute de rendre compte du drame de ces femmes (sans parler des enfants !) dont la reconstruction est quasi impossible, et que vous rappelez dans le très utile texte en épilogue ?

Thierry Knoll ►► Je ne suis en général pas friand des "happy-end" et dans ce film je tenais effectivement à montrer tout le drame de ces femmes à vivre avec ce lourd secret et cette culpabilité qui les a éloignées de tout droit au bonheur, et d'en arriver à ce genre d'acte. Mais il y a malgré tout une forme de "happy-end" car le père de l'enfant est revenu et dans la vraie vie, ça n'a été que rarement le cas.

Bien souvent, ils sont tombés au combat ou après leur libération retournés en Allemagne. Ce qui a rendu la vie de ces enfants bien difficile.

L'Ecran ►► Quelle est l'actualité de Thierry Knoll aujourd'hui ?

Thierry Knoll ►► Cette année 2023 a été une année de réalisation de deux films, l'un, *Cric ou Crac*, est une comédie légère sur un couple de jeunes mariés qui au réveil aura droit à une étonnante surprise qui va un peu semer le doute sur l'avenir de leur couple. Il est déjà en compétition dans différents festivals. L'autre est un film qui parle de la violence conjugale (non non, ce n'est pas la suite du film avec les jeunes mariés !) et qui est en cours de montage. Je viens aussi de terminer l'écriture de mon prochain projet : jusqu'à présent j'ai montré le soldat allemand sous un bon visage, mais sur ce projet-là je montrerai son côté obscur, pour rétablir l'équilibre. Ce sera pour 2025 car cette année c'est repos. Enfin je dis ça, mais si ça se trouve, je vais vite être en manque... *d'action* ! ●



Réflexions et découvertes

Claude Boulay, Vincent Fauvell-Champion, Claude Balny, Jean Chazé, Jules Lambert

Xavier Mussel fait son *Naméssime*

C'est le 10 avril prochain que sort le premier long métrage de Xavier Mussel, *Le Naméssime* (anagramme libre de « Cinéma »). Cela a été un parcours du combattant pour quelqu'un qui pourtant connaît bien le monde du cinéma, puisque auteur de plusieurs courts métrages « pros », acteur dans plusieurs longs, animateur d'ateliers théâtre et coach de comédiens.

Ancienne connaissance de Charles Ritter (rôle principal dans *Miserere*, primé au concours national 1996 à Bourges), il a été membre de la FFCV pendant quelques années. Adhérent à Objectif Image Paris (ex-PCC PTT Paris), il avait remporté le prix du CNC à Bourges en 1993 avec son film *Je m'appelle Bob*. Auteur atypique, il nous fait part de la production et de la distribution de son film qui ne le sont pas moins.



L'Ecran ►► La sortie de votre premier long métrage *Le Naméssime* en salle, est-ce un rêve qui enfin s'accomplit ?

Xavier Mussel ►► Non, en fait, ça fait longtemps que je ne rêve plus. Mais ce n'est ni amer ni triste quand je dis ça, c'est juste que j'ai beaucoup rêvé ma vie, trop sans doute. Depuis quelques années, je travaille à aimer le réel, à être dedans, et moins dans les nuages. D'ailleurs mon cinéma montre cette évolution notamment avec *Le carnet de santé*, mon dernier court métrage qui opère un virage vers un cinéma du réel, alors que mes premiers films cherchaient toujours à s'en échapper, à le magnifier esthétiquement, à vouloir aller ailleurs. À part ça, oui bien sûr je suis aux anges que mon film sorte en salle. L'expérience du cinéma, c'est en salle ; et c'est merveilleux qu'elle puisse avoir lieu.

L'Ecran ►► « *Nous allons faire un film qui va s'inventer en le faisant, en le vivant* », déclare le réalisateur (joué par vous-même) à son équipe ahurie en début de tournage. Est-ce la méthode qui a guidé le film lui-même, ou seulement le film dans le film ? Peut-on y voir l'ébauche d'un manifeste ?



Xavier Mussel (en bas sur la photo).

Xavier Mussel ►► Non, je suis arrivé avec un scénario que j'avais écrit avec Rémi, mon co-auteur. Ceci dit, à l'origine, le scénario devait être plus une trame avec l'essentiel, mais le tournage a été reporté deux fois. Comme on devait le tourner en été, avec ces reports et par la force des choses, on a eu quasiment trois années pour écrire. Tout le contraire de mon intention première qui était de le tourner « dans un geste », comme je l'avais fait avec mon précédent film, un court métrage intitulé *Le carnet de santé*, dont l'idée est apparue en mars, et en juin c'était tourné, en quatre jours. Pour revenir au *Naméssime*, je suis parti au tournage avec l'intention d'accueillir ce qui allait se passer, de laisser ouvert le scénario qui est un appui, pas figé, mais à faire vivre selon le réel et l'inspiration à marier. C'est en regardant travailler Rabah Ameer-Zaïmeche sur ses tournages auxquels j'ai participé comme acteur que j'ai découvert ça. En tout cas, non la méthode de tournage n'était pas aussi radicale que celle racontée dans le film.

Quant à y voir l'ébauche d'un manifeste, j'avais commencé à imaginer les conditions d'une sorte de dogme en effet, des conditions forcément liées à l'esprit dans lequel on fait les choses. Pour faire court, je crois plus parlant de vous raconter comment est venue cette envie : c'était justement pendant le tournage du *Carnet de santé* — c'est pour cette raison qu'il est projeté avant le long. D'abord, le projet s'articulait autour d'un événement réel que mes enfants et moi avons vécu, et que nous allions rejouer ensemble avec une caméra. D'emblée, j'avais choisi de partir en tournage comme on part en voyage et de considérer le scénario comme une carte au trésor, où le trésor à trouver, c'est la vie à faire renaître

avec mes enfants. Sans doute parce que j'avais une connaissance organique du sujet, j'ai osé abandonné le scénario par moments, suivre des chemins de traverse intuitifs, accueillir des coïncidences, voire des hasards comme des cadeaux de l'inconscient ou d'autre chose. J'ai lâché la volonté, j'ai fait confiance que « tout ça » était le film. Dans ce lâcher prise, j'ai eu la sensation parfois que le réel et la fiction se mélangeaient, de vivre dans le film, et les choix apparaissaient d'évidence, le film se trouvait de lui-même, presque sans moi. C'est ce presque « sans moi » je crois la clé de tout, et qui a été le point de départ du *Naméssime* ; un peu comme si le réalisateur n'était qu'un passeur, un médium qui exprimait ce que l'énergie, la vie lui disaient quoi filmer...

L'Écran ►► La quête effrénée et ubuesque du réalisateur à vouloir « filmer le hasard » en voulant saisir la vie, à « maîtriser l'immaitrisable » qui crée des ressorts comiques interroge la création artistique. La « morale » de ce film, est-ce la défaite d'un gourou ou la révélation d'un saltimbanque ?

Xavier Mussel ►► Oui, c'est à la fois vertigineux, effrayant et jouissif la création. Il n'y a aucune certitude, aucun repère tangible au départ, quand la feuille est toute blanche. La cohérence, la justesse se trouve pas à pas, on pose un trait qui appelle le suivant, qui appellera le prochain et ainsi de suite jusqu'à ce qu'à un moment on dise « c'est fini ! ». Il y a un moment fascinant dans *Le mystère Picasso* de Henri-Georges Clouzot : alors que l'on assiste à l'apparition d'une image « en direct » depuis quelques minutes, Picasso efface tout, d'un coup, par du noir... Puis il repart « à zéro » ; mais en fait non, toutes les couches, tout le chemin reste inscrit en dessous, en lui... mais pourquoi ce geste radical à ce moment-là ? Il n'y a que lui qui sait. Et comme il dit « *je ne cherche*

Synopsis : Professeur de cinéma et réalisateur vétérinaire, Xavie débarque dans une maison de campagne pour tourner un film. Il est accompagné de quelques élèves novices, de vieux compères de jeunesse, et de deux anciennes vedettes. Souhaitant faire un film aussi vivant que la vie, Xavie débute le tournage qui consiste à se laisser guider par les signes du hasard...

Durée : 1h12

Au Cinéma St-André des arts - rue Saint-André des Arts - Paris
Tous les jours du 10 au 22 avril, à 13h (sauf le mardi 16).

Séances supplémentaires : les 30 avril et 7 mai, à 13h.

pas, je trouve », de trait à trait, d'une couleur qui suggère (impose ?) la prochaine... Il y a une voix à l'intérieur de lui qui sait, qui dit ; en fait pour moi, il y a deux voix/voies ; celle de l'ego, du calcul, de la volonté etc., et celle de l'intuition, de l'inspiration, de l'abandon ; et comment ne pas confondre l'une avec l'autre ? Savoir laquelle parle ? A mes yeux, à mes oreilles devrais-je dire, la création demande un abandon total de logique, du cérébral, du rationnel pour pouvoir entendre cette voix profonde qui trouve d'instant à instant, contre toute logique des fois ; où il faut oser abandonner toute recherche de résultat ; on va avec, et on verra et oui on voit... ça demande une confiance aveugle, de dépasser sa peur ; que oui cet accident là, cet imprévu qui apparaît n'est pas pour rien, par hasard, n'est pas un obstacle, mais un présent avec lequel aller ; abandonner toute résistance pour arriver à entendre ce « presque sans moi » et avoir le courage de le suivre. Il y a quelque chose de fou dans cette quête où je ne pouvais que chercher à en rire aussi, même s'il y a une part de désespoir. Peut-être surtout parce que cette quête a quelque chose de la tentative vaine et ratée d'avance, mais heureusement elle est belle, alors ça vaut la peine de la tenter. Et donc oui, c'est le saltimbanque qui prend le dessus sur le gourou : vivons l'aventure que la vie offre, faisons le film sérieusement sans se prendre au sérieux, en acceptant que ce soit foutu d'avance, et ce sera beau malgré tout. C'est finalement ce que raconte le film. La vie est plus riche et inventive à qui sait l'écouter.

L'Ecran ►► Vous êtes bien intégré dans le milieu du cinéma, mais votre approche non-conformiste a dû être un obstacle pour produire ce film dans des conditions professionnelles, et espérer une distribution en salle. Comment *Le Naméssime* a-t-il été produit et réalisé ? Et comment un film aussi atypique comme le vôtre a-t-il pu trouver une exploitation en salle ?

Xavier Mussel ►► Je ne sais pas ce que vous entendez par « intégré ». Si c'est parce que je travaille dans ce milieu depuis plus de trente ans, alors oui en effet ; mais si « intégré » veut dire que j'ai construit une vie professionnelle qui m'assure une sécurité pour gagner ma vie, alors non. En fait, je me suis interdit pendant des années de me projeter dans l'avenir. Jeune, j'avais mal lu Krishnamurti que mon professeur d'art dramatique, Paul Weaver, m'avait fait connaître ; aller vers la désincarnation pour pouvoir accueillir en moi le plus de personnages possibles. Je pensais que la notion de « No future » était l'une des conditions nécessaires pour réussir à entrer pleinement dans le présent, et dans le prolongement à toucher le nirvana. Ce serait trop long à expliquer mais en somme j'ai cherché à soustraire, plutôt qu'à accumuler. C'est d'ailleurs assez cohérent avec mes films ; je voulais enlever, aller vers l'épure ; c'est pourquoi au début, je me suis inventé un dogme que j'ai appelé « le cinéma du pauvre », qui se résumait à écrire en m'imposant un décor unique et deux personnages. Cette approche a donné mes films *Le franc*, *Le communicateur* et *Premier cri*. D'autre part, j'ai toujours eu une défiance avec le principe même de raconter une histoire, parce que dans la vie, bon nombre de fois il y a plein de moments isolés qui sont beaux en soi et qui ne se relient pas dans un récit. Pendant vingt ans, c'est ce que j'ai essayé d'écrire : un scénario qui ne raconte pas d'histoire, ou disons qu'on ne se raconte pas d'histoire. C'est possible sur une forme courte mais quasi impossible sur la longueur. Mais c'est ce qui m'intéresse. Quand j'étais jeune, j'étais fasciné par les pièces que montait Claude Régy, le Godard du théâtre. Il n'y avait plus que des immenses plateaux vides, où il ne restait plus rien, même plus d'histoire, que des corps perdus dans l'espace et la lumière, où le temps était suspendu au présent. La vie alors prenait toute sa force, le fait juste d'être en vie. En tout cas, c'est ce que moi j'y voyais. Le faire au cinéma n'est pas simple où en effet le scénario est l'outil pour obtenir de l'argent. En soi, c'est un obstacle. Alors oui, pour le *Naméssime*, j'ai renoncé d'emblée à aller chercher de l'argent auprès des institutions, donc faire le film avec ce qu'il y aura, et se dire que ce « ce qu'il y aura » sera parfait. Bien sûr, il faut trouver des croyants, des passionnés, qui partent juste pour la beauté du geste, comme des enfants qui partent en colonie de vacances avec pour activité principale de faire un film. Ce n'est pas professionnel comme on l'entend, mais on peut continuer à





inventer, et on fait « comme les grands », avec les rituels classiques d'un tournage pro. Après pour décider d'y aller, il faut accepter l'idée de faire sans garantie que le film puisse rencontrer la salle, le public, sinon on ne fait rien. Finalement, on jette les dés, et on fait confiance aveuglément que ce soit possible de faire un film avec « rien », dix mille balles, dix-huit jours et une vingtaine de compagnons, et un miracle peut avoir lieu peut-être. Et il a eu lieu : un mois et demi avant le tournage, j'ai reçu un appel de Mikaël Ivan Roost, un producteur en Suisse que je ne connaissais pas, à qui j'avais envoyé le projet un peu comme une bouteille à la mer. C'est un pote comédien, Julien Naccache, qui m'avait donné ses coordonnées à tout hasard. Mikaël a vu la beauté du film, et il a décidé de le financer sans aller chercher l'approbation, la permission de le faire. Un pas après l'autre, le tourner, le monter, l'envoyer en festival et finalement Dobrila Diamantis nous propose de le sortir dans son cinéma au Saint-André des Arts. La suite, personne ne sait ce qu'elle sera. En tout cas, les premiers retours en festivals et la quinzaine de prix reçus, les propositions d'interviews de journalistes qui l'ont vu donnent espoir que le film puisse vivre...

Xavier Mussel ►► J'aime beaucoup cette phrase de Jacques Tati qui disait quelque chose comme « *Si mon film a fait rire un spectateur, ne serait ce qu'un seul, alors je ne l'ai pas fait pour rien* ». Évidemment, je pourrais rêver que la Gaumont ou Pathé voient aussi brusquement la beauté du geste et décident de lui donner une chance commerciale... En attendant ce jour merveilleux, on va prendre notre bâton de pèlerin pour aller de salle en salle, le montrer à qui voudra l'accueillir... c'est pour l'instant le seul projet que j'ai en tête... et pourquoi pas en faire un film ? Un road movie sur les routes de France, une sorte *Maine-Océan* mélangeant des acteurs et des personnes, un film qui s'inventerait en se faisant... la boucle serait bouclée. J'ai envie de terminer avec une autre pensée qui m'accompagne depuis des années, celle d'Albert Einstein : « *Le hasard est le costume que Dieu enfile quand il veut voyager incognito* ».

Propos recueillis par Charles Ritter.

L'Ecran ►► [Qu'espérez-vous de cette diffusion ? Les projets que vous avez dépendent-ils de son succès ?](#)

Claude Boulay au Festival du Premier film à Annonay

Être juré amateur dans un festival pro

Je me suis toujours intéressé au cinéma en temps que mode d'expression artistique et ce depuis mon plus jeune âge. Le film le plus ancien que je me souviens d'avoir vu est *Antoine et Antoinette* de Jacques Becker dans les années 1954/55, j'étais je crois en 4ème. J'essaye donc d'être un cinéphile, posture non évidente de nos jours quand on sait que tous les mercredis il sort entre 12 et 20 nouveaux films sur les écrans, et qu'un film produit sur deux ne trouve pas de distributeurs.

Depuis que je suis à la retraite, je fréquente annuellement entre quatre ou cinq festivals professionnels puis Ciné-en-courts à Soulac. Je commence en septembre avec L'Étrange festival au Forum des images à Paris, festival dit de « films de genre ». Soulac ensuite, puis La Roche-sur-Yon et en novembre La Rochelle, communément appelé les Escales documentaires. Ce dernier est organisé par une association qui propose des films de grande qualité et où les réalisateurs sont très abordables. Pour finir, le festival Premiers plans à Angers qui occupe le troisième rang des festivals après Cannes et Deauville.

Lors des palmarès, si les prix du public ne posent en général pas de problème, les prix du jury m'ont souvent interpellé ! Cette année, j'ai postulé pour être juré au festival international du premier film d'Annonay. La particularité de ce festival réside dans la



composition du jury, constitué de cinq professionnels et de quatre cinéphiles sélectionnés soit par courrier, soit par une vidéo de trois minutes. J'ai opté pour la vidéo.

Le jury était composé pour les professionnels de : Sam Karman, acteur, réalisateur de *Kennedy et moi*, de *La vérité ou presque*, de *Cuisine et dépendances* et du court-métrage *L'Omnibus*, primé à Cannes et projeté dans les formations de Jean-François Lapipe. Il y avait Olivier Peyon, reconnu pour ses documentaires télévisuels diffusés sur la Cinq et pour sa fiction *Arrête avec tes mensonges*, Doria Achour et Sylvain Cattenoy, les scénaristes de la série *Les Guépardes* sur TF1 et le comédien Yannick Choirat vu au théâtre et dans de nombreux films comme *De rouille et d'os* de Jacques Audiard, et enfin une journaliste de So Films et la comédienne Marine Bohin. Côté non-professionnels, il y avait en ma compagnie une étudiante en école de cinéma, une traductrice, un animateur de radio, scénariste à ses heures.

Ce qui m'a intéressé dans cet exercice, c'est savoir comment un professionnel regarde les films des autres. Quel est son œil, son analyse du scénario, de la mise en scène et de l'écriture cinématographique, élément auquel je suis très attaché. En fait, ils font comme les amateurs éclairés, avec peut-être une attention plus particulière au scénario pour les scénaristes. Leur analyse est très globale, ce qui m'a surpris.



Au jury, Claude Boulay (4e à droite) en très belle compagnie.



Nous avons deux prix à remettre, le Grand prix et le Prix spécial. Sans trahir les délibérations du jury, au premier vote, un film s'est imposé d'entrée ; en conséquence sa nomination a pris cinq minutes. C'est après que les choses se compliquent... En effet, nous connaissions le Prix du public, et ce même film était en passe d'avoir le Prix des lycéens, donc pas question de remettre trois prix à un même film. La question qui s'est alors posée à ce moment-là du débat est : devons-nous remettre le prix à un docu-fiction ou un film de fiction pure ?

J'argumentais avec force pour la fiction pure, que je considère plus créative, plus difficile à écrire, considérant que la matière du docu-fiction existe de par les faits. Nous étions deux à défendre ce point de vue, loin d'emporter les débats. Nouveau tour de table, nouveau débat, trois heures, et le Prix spécial est allé à un film qui était arrivé en quatrième position au premier tour. C'est le prix de la démocratie. Sam Kerman conclut après trois heures et demie de débat : « *Mesdames, Messieurs, vous êtes tous des professionnels !* ».

Ce que j'ai retenu de cette expérience n'est pas tant les mécanismes de délibération faits de compromis, mais ce que je me doutais, à savoir que les scénaristes travaillaient leur scénario pendant plusieurs années et rarement seuls, et pour les professionnels, une implication de plus en plus grande du producteur dans le scénario. L'important pour un juré, c'est de faire abstraction de tout préjugé au regard du sujet traité ou de la construction des personnages.

Claude Boulay
Orléans Image.

Hellemmes le Cinéma pour la 8e fois

Belle ambiance chez les LMCV



Le club LMCV (Lille Métropole Cinéma Vidéo) a ouvert de très belle manière l'année 2024 des festivals organisés par les clubs de la fédération.

Les 29 films (dont 20 réalisés par des adhérents FFCV) de très bonne facture ont été projetés dans la belle salle du Kursaal d'Hellemmes, à quatre stations de métro du centre de Lille.

Marie-Paule Hemeryck et son équipe ne peuvent que se réjouir de la présence de M. le Maire pendant plusieurs films, au déjeuner en commun et bien sûr au palmarès, de la présence de nombreux réalisateurs venus parfois de loin (Strasbourg, Sète, Paris, Luxembourg...) et de la convivialité des repas qui ont réuni 55 personnes. C'est Guillaume La Rocca (Caméra Club Bressan) qui présidait le jury.

Ch.R.



Les mutations de la vidéo d'amateur : notion de partage

Claude Balny

Il y a plusieurs dizaines d'années, le cinéma d'amateur sur pellicule sensible était une activité presque confidentielle réservée aux amateurs éclairés qui avaient compétences et moyens. Les associations étaient pratiquement indispensables pour échanger les connaissances techniques en permanente évolution et montrer leurs résultats au-delà du cercle familial. Ces clubs étaient des lieux de convivialité, d'émulation, de partage. Qu'en est-il aujourd'hui ?

Le web nous informe que plus d'un milliard d'heures de vidéos sont visionnées par les internautes à travers le monde tous les jours. 720.000 heures de vidéos sont publiées quotidiennement sur YouTube. Chaque minute, 500 heures d'images animées et sonorisées sont publiées, nous disent les statistiques. Le vidéaste amateur se sent englouti dans ce problème d'échelle où il est difficile de relativiser. Lorsque l'amateur, au sein d'un club d'une vingtaine de membres, présente un film de quelques minutes, soigneusement pensé et « travaillé », il réalise que sa vidéo n'est qu'une goutte dans l'océan de la profusion d'images, ayant beaucoup de difficulté à se situer, surtout s'il réfléchit en termes d'esthétique, d'originalité, de concepts, etc. Stromae, nom de scène du compositeur belge Paul Van Haver, a dépassé le cap du milliard de vues sur YouTube avec son vidéoclip *Papaoutai*, posté en mai 2013. On reste

interrogatif devant cet exploit, surtout lorsque l'on analyse le texte (français ?) de cette chanson. Il semble qu'il y ait une crevasse abyssale dans la notion de culture et le message qu'elle souhaite transmettre. C'est un phénomène mondial qu'il faut prendre en considération et l'on peut lire que le YouTubeur individuel Mr Beast (Jimmy Donaldson né il y a 25 ans dans le Kansas) est suivi par 215 millions d'abonnés sur son site !

À la suite de la création de Flickr en 2004, hébergeur de photographies numériques favorisant la culture du partage, Chad Hurley, Steve Chen et Jawed Karim fondent YouTube en février 2005 qui compte aujourd'hui 2,2 milliards d'utilisateurs à travers le monde (avec une tranche d'âge majoritaire des 25-35 ans) dont le temps de visite est de 30 minutes. Les 450 chaînes YouTube françaises ont plus d'un million d'abonnés. Ce tournant vers le partage, aussi bien pour l'image fixe que pour l'image animée fut, dès sa création, popularisé à l'occasion du colloque « Web2.0 » (San Francisco, octobre 2005) par le postulat applicable aussi bien pour Flickr que pour YouTube : *user-generated content*, « Contenu généré par l'utilisateur ». (Pour une information complète et didactique, voir le livre d'André Gunthert : *L'image partagée, la photographie numérique*, Textuel, Paris, 2015.)

Où en sommes-nous dans nos clubs réunissant quelques poignées de participants, élaborant scénarii, travaillant



l'image et le son pour aboutir à des films élaborés que l'on montre, non plus à nos petits-enfants (qui prétendent en savoir plus que nous sur le cinéma, eux qui n'y vont pratiquement jamais, sauf pour s'extasier devant les films à grand spectacle) mais dans des festivals qui ne regroupent souvent que des cheveux blancs.

J'ai tout à fait conscience que je ne suis qu'un de ces participants à cheveux blancs ayant une notion de culture qui associe travail, connaissances et sensibilité, et que ces propos n'engagent que moi. Cependant l'actualité, via les classements mondiaux du type PISA, nous alerte sur une perte de connaissances fondamentales de base de nos jeunes qui représentent pourtant l'avenir du pays. L'imédiateté, la diversité et la facilité génèrent ces vidéos chronophages qu'ils regardent sur Internet perturbant leur concentration et leur goût de l'effort. Nous sommes loin de l'introduction du livre de Christopher Vogler : *Le guide du scénariste* (Dixit-Eicar, Paris, 2002), « écrit à partir du travail de Joseph Campbell, ce livre nous montre de l'intérieur comment les grands réalisateurs de Lucas à Spielberg ont utilisé les structures mythiques pour créer des histoires puissantes qui touchent l'essence mythologique qui existe en chacun de nous ».

Il est alors évident que nous ne pouvons pas recruter de jeunes dans nos clubs et que nos réunions manquent de « sang neuf ». Quel est le vidéaste abonné à YouTube qui se soucie des grands mythes alors qu'un des directeurs d'un des plus grands studios d'Hollywood avait rendu obligatoire la lecture de *The hero with a thousand faces* de Campbell pour l'ensemble de l'équipe dirigeante (idée développée dans l'ouvrage de Vogler cité ci-dessus) ?

Attention, ce n'est pas une critique systématique des jeunes, mais une réflexion (passéiste ?) sur l'évolution du cinéma, qu'il soit numérique ou non. Sans aller jusqu'au-boutisme développé par Jean Clair (conservateur des Musées de France, en particulier, ancien conservateur du Musée Picasso à Paris) qui, dans son livre *L'hiver de la culture* (Flammarion 2011), fait le constat que la culture est un « paysage saccagé, festif et funèbre, vénal et mortifiant ».

Évoquer la culture n'est pas un exercice simple. Déjà, en 2018, Edgar Morin, sociologue et philosophe, dans son recueil d'articles évoquait *Le cinéma, un art de la complexité* (Le Nouveau Monde éditions, 2018) qui abordait le cinéma par l'analyse de ses contenus sociaux sur les mœurs, les valeurs, les pratiques réelles ou les tabous d'une société donnée. Ces idées développées par Georges Friedmann (également sociologue et philosophe) et citées dans le livre de Morin, sont



Papaoutai (Stromae) : plus d'un milliard de vues sur YouTube.

toujours d'actualité, mais mises en image et contextualisées parfois d'une manière simpliste, favorisée par la rapidité et la simplification même de la prise d'images qui inhibent la réflexion. Pour beaucoup, la notion de montage n'existe pas, si ce n'est un titrage ou un commentaire intuitif. Il n'en est certainement pas de même pour les amateurs qui sont dans des clubs où l'analyse critique de leurs films est de mise. Leur intention, tout comme leur réalisation, est disséquée par leurs alter ego. C'est un exercice d'échange stimulant que les vidéastes devraient tous pratiquer. Il y a évidemment, sous beaucoup de films publiés sur YouTube des avis, mais malheureusement, ce sont souvent des appréciations binaires : bon/mauvais, j'aime/je n'aime pas, etc.

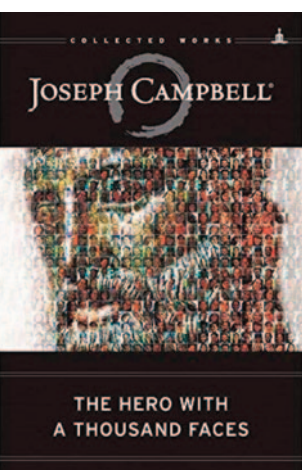
Dans son ouvrage *Voir, comprendre, analyser les images* (La Découverte, Paris, 2000), Laurent Gervereau (conservateur du Musée d'histoire contemporaine) rappelle à juste titre qu'il faut interroger les images en mouvement en donnant quelques principes : « Alors, il importe de ne pas se cantonner à une étude des supports, des modes de diffusion, soit pour les honnir, soit pour les glorifier, suivant que l'observateur soit affligé par la multiplication des icônes ou enthousiaste face aux nouveautés technologiques, alors qu'ils ne sont que des moyens – certes pas neutres – de passage. Il faut privilégier les efforts de compréhension des contenus. » Il rappelle aussi que « le grand danger des images mobiles est de les traiter par des arrêts sur images, c'est-à-dire de rendre fixe ce qui était mobile en occultant la temporalité... La différence entre l'arrêt et le mouvement reste qu'une image arrêtée provoque la scrutation active du regard du spectateur, et qu'une image mobile inscrit le spectateur dans son espace-temps. »

Si nous revenons sur ces notions d'analyse, c'est pour que les YouTubeurs en prennent conscience, en évitant de poster des vidéos dénuées de sens. Pour cela, le partage est indispensable (ce que beaucoup d'entre nous pratiquons dans nos clubs), et pas seulement avec les « followers ».

Claude Balny

CAMAP Montpellier

Membre de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier



Abel Gance – L'innovateur de génie

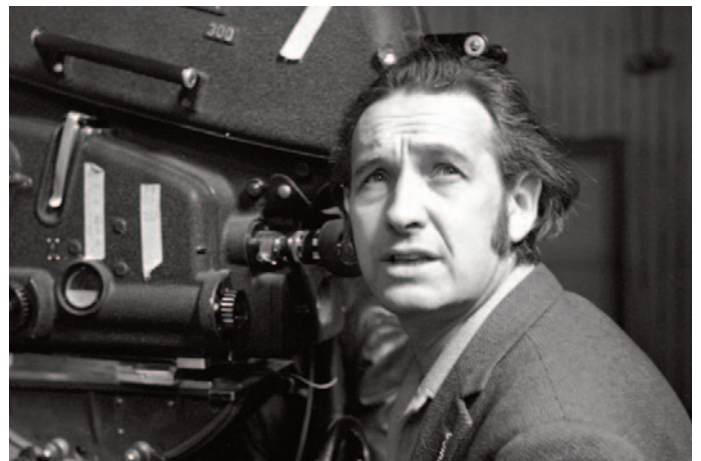
Vincent Fauvell-Champion

Dans l'histoire du cinéma, la France compte trois grands cinéastes de génie : Georges Méliès, le magicien, Abel Gance, l'inventeur du langage cinématographique moderne, et Jacques Tati, le créateur du burlesque à la française.

Abel Gance est sans aucun doute l'auteur d'un des plus grands chefs d'œuvres du cinéma mondial avec son film *Napoléon* sorti en 1927. Depuis seize ans, la Cinémathèque française, avec le réalisateur-chercheur Georges Mourier, s'est attelée dans la reconstruction et la restauration de ce film muet qui existait à l'époque en deux versions différentes. Une première version dite « Opéra » qui durait quatre heures et une seconde version dite « Apollo » qui durait sept heures. C'est cette deuxième version, qui avait disparu, que la Cinémathèque a décidé de ressusciter en recherchant à travers le monde entier tous les négatifs du film. Désormais, cette version restaurée est considérée comme étant la plus fidèle au projet d'Abel Gance de 1927. La reconstruction et la restauration définitive des 7 heures du *Napoléon* d'Abel Gance se terminent. L'autre élément important de cette reconstruction porte sur la musique, car il n'existait aucune bande sonore d'origine. La Cinémathèque a donc fait appel au compositeur Simon Cloquet Lafollye qui a écrit la musique du film en puisant dans plus de deux cents ans de musique symphonique qu'il a réarrangée pour l'occasion. La musique remplace tous les dialogues du film. L'œuvre ainsi restaurée comme en 1927 va faire l'objet de deux grandes projections en ciné-concerts à Paris les 4 et 5 juillet 2024. Pour nous cinéphiles, il convient de nous remémorer la carrière exceptionnelle du cinéaste.

Un style empreint de lyrisme

Abel Gance, après une courte carrière de scénariste, devient tout naturellement cinéaste en tournant son premier film en 1911. Il s'affirme dès 1918 comme un cinéaste novateur dont les sujets et le style cinématographiques sont empreints de lyrisme. Citons quelques-uns de ses films majeurs du temps du cinéma muet. *J'accuse* (1919), *La Roue* (1923), *Napoléon* (1927). Ce dernier film fait l'objet d'un long développement dans cet article dédié au cinéaste.



Les historiens du cinéma considèrent que les œuvres d'Abel Gance du temps du cinéma parlant sont des films bien moins personnels, bien que sa filmographie compte des succès commerciaux comme *Lucrece Borgia* (1935), *Un grand amour de Beethoven* (1936), *J'accuse* (1938), *La Tour de Nesle* (1955) et surtout son film *Austerlitz* (1960).

Nouveaux brevets

De fait, Abel Gance est considéré à juste titre comme étant un des très grands cinéastes du cinéma muet et du cinéma parlant. Dans le 7ème art, il a été non seulement un innovateur du langage cinématographique, dont certains films sont des chefs d'œuvres, mais aussi comme étant un véritable précurseur des techniques du cinéma. Ainsi en 1925 avec André Debrie, soit 40 ans avant l'apparition du Cinérama, il invente un procédé de capture de film avec trois caméras en juxtaposition qui donne une largeur d'image trois fois supérieure au format traditionnel, et qui permet une narration visuelle du récit en trois images différentes ou panoramiques. Son film *Napoléon* (1927) sera tourné avec ce procédé en Polyvision avec des techniques de tournage totalement inédites. De plus, entre 1929 et 1932 au moment de la naissance du cinéma parlant, il dépose à nouveau un brevet avec André Debrie sur la perspective sonore qui est l'ancêtre de la stéréophonie. En 1934, il utilisera ce procédé pour sonoriser son chef d'œuvre muet *Napoléon*. Cette nouvelle version du film sortira sous le nom de *Napoléon Bonaparte* (1935). Il mettra au point à

Image de *Napoléon*.

partir de 1937 avec l'opticien Pierre Angénieux le Pictographe. Un appareil optique pour remplacer les décors par de simples maquettes ou photographies, et qui est considéré comme étant à l'origine de l'incrustation d'aujourd'hui. Abel Gance fut un innovateur jusqu'à la fin de sa vie ; ses derniers travaux portaient sur l'image virtuelle.

Multiples versions

Le *Napoléon* d'Abel Gance est une œuvre épique et grandiose qui a traversé le temps et les frontières de l'hexagone. Le monde anglo-saxon est fasciné par le personnage de Napoléon. La meilleure preuve est le récent film *Napoléon* (2023) de Ridley Scott. Cette œuvre controversée en France vient s'ajouter aux quelques 75 000 livres et aux quelques 1000 films consacrés à l'Empereur des Français. Ainsi, l'historien et réalisateur britannique Kevin Brownlow s'est attaché pendant plus de vingt ans de sa vie à ressusciter ce film mythique, visible dans une version muette de 5h30. Pour arriver à ce résultat, il en a identifié 19 versions différentes et a retenu la musique de Carl Davis pour en assurer l'illustration sonore. Le film fut projeté la première fois à Londres en 1980, puis de nouveau en 2013 avec le London Philharmonic Orchestra. Cette version fut également projetée en 2000 avec un immense succès au festival du film muet de San Francisco et en 2012 au Paramount Theatre d'Oakland.

Les droits sur le film et sur sa musique sont désormais disputés entre la British Film Institute avec la musique de Carl Davis ; le metteur en scène américain Francis Ford Coppola

avec la musique de Carmine Coppola, et la Cinémathèque Française avec la musique de Marius Constant. En effet, Abel Gance avait fait une version sonore en 1935 de son *Napoléon* sous le titre de *Napoléon Bonaparte*. La structure narrative est totalement différente, avec l'ajout de nombreuses nouvelles scènes. Cette version de 1935 servira néanmoins de base au *Napoléon* rebaptisé *Bonaparte et la Révolution* produit en 1971 par la maison de production Les Films 13 du cinéaste Claude Lelouch qui en avait acheté les droits. Claude Lelouch dira qu'il s'était intéressé à l'œuvre d'Abel Gance par l'intermédiaire de François Truffaut, grand admirateur de Gance, qui avait estimé qu'il était le seul à l'époque à pouvoir aider ce grand cinéaste à sonoriser son film et à ajouter quelques scènes. Ce qui fut fait.

On peut logiquement s'interroger comment Abel Gance a pu s'obstiner pendant quarante ans à vouloir sonoriser son film tourné entre 1925 et 1927. En fait, par une intuition remarquable le cinéaste obligea tous ses comédiens de dire le texte des dialogues tel qu'il était écrit. Pour l'anecdote, Abel Gance qui joue le rôle de Saint-Just se doubla lui-même. La seconde version sonorisée de *Napoléon* fut programmée au Kinopanorama du 8 septembre au 21 décembre 1971 sous le titre *Bonaparte et la Révolution*. Des scènes avaient disparu, d'autres avaient été ajoutées, des plans avaient été tournés au banc-titre et un texte en voix off était lu par l'acteur Jean Topart. Cette version, s'éloignait encore un peu plus de la version d'origine et fut décriée par les cinéphiles puristes. Malgré tout, une partie de la critique lui fut favorable. En particulier, celle de

Jean-Louis Bory qui écrivait dans le *Nouvel Observateur* : « *Les images de 1926, celles de 1936, on les retrouve ici. Mais remodelées, en quelque sorte, repensées par Gance à la lumière des récents événements, en particulier de mai 1968. Par la totale reprise du montage ; par l'insertion de séquences récentes habilement complétées de gravures et chargées d'assurer la continuité entre les parties en évitant tout disparate ; en développant la perspective sonore de 1936 grâce au commentaire d'un narrateur en voix off, grâce aux dialogues mis dans la bouche des personnages dont on entend enfin les paroles qu'on ne pouvait que lire sur leurs lèvres, grâce à la musique et à un bruitage poétique. La foule assistant comme public aux séances de la Convention a des feulements de tigre qui se calme ou s'irrite. Gance a procédé à plus d'une modernisation hardie de son œuvre. Ce n'est pas un film ressuscité, c'est un nouveau film. Un film de 1971* ».

Claude Lelouch déclara que ce fut un honneur pour lui d'avoir aidé Abel Gance à parachever son œuvre majeure. Par la suite, Claude Lelouch aura l'élégance pour marquer le bicentenaire de la Révolution Française de céder les droits du film le 3 mai 1989 à la Cinémathèque française. On comprend mieux maintenant pourquoi la Cinémathèque ayant les droits du film a pu dès 2007 s'atteler à ressusciter et à restaurer la version de sept heures du film muet de 1927.

En 1974, Abel Gance recevait le grand prix national du cinéma. Puis en 1981, quelques mois avant sa disparition, un hommage lui était rendu lors la cérémonie des Césars au cours de laquelle il reçut un César d'honneur.

Vincent Fauvell-Champion
Président du Club Audiovisuel du Bouchet.



À découvrir

La journaliste Judith Jasmin interroge en 1961 Abel Gance. Il parle de sa vision du cinéma et de l'avenir de cet art nouveau. Il revient sur ses débuts au cinéma, ses premières ambitions d'écriture et les grands films qu'il a réalisés. Il parle de son film *Napoléon*, de la motivation à la source de cette œuvre, des innovations cinématographiques avant-gardistes qui ont été utilisées.

<https://www.youtube.com/watch?v=hXeL0wyHLYU>

Restauration du film *Napoléon* d'Abel Gance par la Cinémathèque. Dans ce reportage de France 3 datant de 2022, on voit le réalisateur-chercheur Georges Mourier de la Cinémathèque évoquer la restauration du film. On apprend que certaines séquences du film étaient colorisées, mais surtout on peut voir à partir de la 9e minute du reportage deux extraits d'interviews d'Abel Gance et de Nelly Kaplan qui parlent du film.

<https://www.dailymotion.com/video/x8e4jml>

Abel Gance et son Napoléon (1983), film écrit et réalisé par la réalisatrice Nelly Kaplan qui fut sa secrétaire et son assistante. Ce film documentaire s'attache à montrer le making of du film à partir d'images d'archives.

<https://www.youtube.com/watch?v=6Sq30fEsDal&feature=youtu.be>

Napoleon Trailer : il s'agit de la restauration du film d'Abel Gance dans la version du cinéaste et historien britannique Kevin Brownlow. A voir pour comprendre l'engouement des cinéphiles du monde entier pour le film.

<https://www.youtube.com/watch?v=6504eRh5h6M&feature=youtu.be>

1927's Napoleon Set for Grand Premiere : Kevin Brownlow est interrogé lors du festival du film muet de San Francisco sur une chaîne de télévision américaine juste avant la première du film.

<https://www.youtube.com/watch?v=cMlnRP3qOYE>

Sémantique du montage

Coupez ce plan de coupe que je ne saurais voir

Le cinéaste amateur a tendance à utiliser d'une façon excessive le plan de coupe dans la création de son œuvre. Cet outil précieux qui doit apporter une valeur ajoutée à la séquence afin de l'enrichir. Un plan de coupe mal choisi risque de nuire à la continuité narrative ou visuelle de la scène. Mais qu'est-ce qu'un plan de coupe ? D'après la définition technique cinématographique, c'est un plan utilisé pour montrer un élément ou une action se déroulant hors champs, en dehors du cadre principal. Il doit introduire de nouvelles informations sur une scène ou assurer une transition entre deux plans. Il insère une séquence ou une image différente entre deux plans successifs d'une même scène. Cette insertion permet de masquer un raccord (souvent de son), d'enrichir la narration ou d'introduire une pause visuelle. Il est aussi utilisé pour créer des ellipses, passer rapidement d'un moment à un autre sans que le spectateur ne s'en rende compte.

Il existe différents types de plans de coupe.

- Le plan d'insert qui montre un détail ou un objet précis pour souligner son importance dans la narration.
- Le plan de réaction qui montre la réaction du personnage à un événement ou une action hors champs. Il établit un lien émotionnel entre le spectateur et les personnages.
- Le plan dit de contexte qui lui est utilisé pour donner des informations sur le lieu de l'action ou un gros plan sur un élément spécifique ayant un rapport avec l'histoire.

Si le plan de coupe est un outil précieux pour nous réalisateurs, il convient de l'utiliser avec discernement. Un recours inapproprié, excessif, inutile ou mal choisi risque d'alourdir le montage et nuire au rythme du film. On a pu voir dans les films de nos festivals, des plans d'inserts dans des séquences qui n'avaient aucune relation avec le sens des réponses de « l'interviewé » ou en rapport avec le dialogue des acteurs.

Cette solution (de facilité) pour cacher un raccord son, un faux-plan ou une image floue doit être envisagée lors de la fin du tournage. Pour cela, revoir les moments forts de l'entretien, les illustrer sur place ou avec des images se rapportant aux propos et non pas au décor ou tout autres plans prétextes glanés sur les rushes.

Le plan de coupe n'est pas "le couteau suisse", le succès de son utilisation réside dans la justesse et la pertinence des choix effectués par le monteur ou réalisateur.

Jules Lambert
Tontons & Cie.

Fédé Open Festival

Éclat(s)ez-vous !



Appel à films "Éclat(s)" en 3 minutes

La 3e édition du Fédé Open Festival a pour thème "Éclat(s)".

Le Fédé Open Festival est organisé par CineAmat France, la fédération des clubs de cinéastes, ex-FFCV. Le concours est ouvert aux adhérents comme aux non adhérents de la fédération.

1800€ de prix sont à pourvoir pour les 10 films lauréats qui seront projetés le 28 septembre 2024 au Cinéma Océanic à Soulac-sur-Mer.

Cette projection s'inscrit dans le Festival Ciné-en-courts qui attire chaque année 200 personnes.

Dead-line : 15 juin 2024 à minuit.

Inscription et règlement :

<https://ffcinevideo.com/fede-open-festival/>

Le coin lecture

Didier Bourg



• **Le montage simultané – Vies d'une forme,**
d'Emmanuel Siety, Éditions Rouge Profond, 366 pages, 29 euros.

Le montage simultané au cinéma (ou split screen) a été remis au goût du jour grâce aux logiciels de montage virtuel. Il consiste à instaurer une division à l'intérieur du cadre suivant une ou plusieurs lignes de démarcation. Cette technique n'évoque généralement qu'une poignée de films américains des années 1960 et quelques œuvres remarquables mais isolées telles que *Napoléon* (1927) d'Abel Gance ou *The Chelsea Girls* (1966) d'Andy Warhol. Le procédé a pourtant été largement utilisé par Brian De Palma qui en a fait une signature personnelle. Le cinéma a en réalité très tôt pratiqué le montage simultané.

Le terme split screen figurait déjà au début des années 1920 dans les manuels d'écriture cinématographique. Dès les premières années du cinéma, avant même de monter linéairement les prises de vues, on imagine de les juxtaposer. Le cinéaste et théoricien russe Dziga Vertov l'utilise comme une des possibilités du ciné-œil en 1929 dans son fameux film *L'Homme à la caméra*. Cet ouvrage montre les possibilités esthétiques, figuratives et narratives aménagées par cette ouverture de l'image à la pluralité, du cinéma muet à la comédie musicale. Jusqu'à nos jours, les raisons pour faire appel à ce procédé ne manquent pas. Qu'il s'agisse de faire voisiner les rêves et la réalité, l'actuel et le possible, l'ici et l'ailleurs, mais aussi, plus abstraitement, pour établir un ordre social ou pour le briser, pour classer ou déranger, concilier ou diviser, ériger des frontières ou les subvertir, comparer et opposer, heurter les rythmes, provoquer des collisions de formes et d'idées. Sous la structure du montage simultané, aux variations infinies et paradoxales, traversant aussi bien le cinéma d'avant-garde et expérimental que le cinéma populaire américain, s'inscrit toujours une réalisation de fantasmes, un geste politique, un acte de pensée. C'est ce grand tumulte structurel qu'explore l'auteur. Riche de très nombreuses illustrations soulignant son propos, l'ouvrage d'Emmanuel Siety est sans aucun doute la référence sur la question.



• **Le jeu de l'acteur face à la caméra,**
d'Alain de Bock et Katherine Gabelle, L'Harmattan, 214 pages, 23 euros.

Au cinéma, l'acteur est souvent seul pour appréhender et préparer un rôle. Il est donc indispensable qu'il développe une méthode personnelle de travail adaptée à ce média. Dès les débuts du cinéma, de nombreuses différences ont éloigné le comédien du jeu théâtral. Longtemps, on a négligé d'étudier celles-ci sans prendre conscience qu'elles étaient pourtant fondamentales. Ce livre propose donc de relever toutes ces distinctions entre cinéma et théâtre. En effet, dans ce dernier, le comédien doit forcer, exagérer son jeu pour qu'il soit compris et apprécié du public. À l'inverse, devant une caméra, les expressions de l'acteur doivent être généralement bien plus sobres, plus subtiles.

Cet ouvrage propose également d'analyser les différentes phases de travail de l'acteur depuis le casting jusqu'au tournage lui-même, en se posant toutes les questions inhérentes à la construction du personnage, à la recherche du jeu aussi bien en improvisation qu'avec le texte du scénario. Il aborde parallèlement le fonctionnement d'un tournage et son vocabulaire propre, les postes techniques, les différents types de valeurs de plans, les connaissances techniques indispensables au jeu face à la caméra ainsi que les différentes méthodes de travail des réalisateurs.



• *Du noir dont procèdent les figures,*

sous la dir. de Patrick Barrès et Sophie Lécole Solnychkine, Presses Universitaires de Strasbourg, 246 pages, 30 euros.

Opter pour le noir et blanc dans une œuvre audiovisuelle dépasse souvent les considérations purement esthétiques pour toucher à des choix narratifs, symboliques, et émotionnels profonds. Une volonté qui peut transformer radicalement la manière dont un film est perçu et vécu par le public. Cet ouvrage s'applique à fouiller, tel un archéologue cinéphile, les méandres et les questionnements que suscite le noir (pas le noir et blanc mais bien uniquement le noir) dans l'art du film. Il ambitionne notamment de dépasser les frontières des études qui ne s'attachent qu'à la palette chromatique. Car questionner l'élaboration du noir dans l'univers cinématographique, c'est interroger les origines et les naissances multiples des images qui se sont succédées sur l'écran au cours de son histoire.

Une analyse minutieuse du processus de création des images et du chemin parcouru par le noir pour s'imposer dans un vaste champ d'objets filmiques, allant du film de fiction au film expérimental, du film en prises de vue réelles au film d'animation. Même après l'introduction de la couleur dans les films, de nombreux cinéastes ont continué à choisir le noir et blanc. Et à s'appuyer sur toute la palette expressive du seul noir pour ses qualités esthétiques uniques et sa capacité à transmettre des atmosphères spécifiques ou à accompagner des démarches symboliques. Accentuant un sentiment d'universalité et d'intemporalité. Les contrastes émotionnels et les conflits internes en ont aussi bénéficié. Au cœur de cette énigme convoquant le noir, ce travail de recherche réunit des chercheurs inscrits dans les domaines de l'histoire et de l'esthétique du cinéma et de l'animation, des arts plastiques et de la théorie de l'art. Ils interrogent l'utilisation des couleurs « nées-du-noir » et de tout ce que le noir révèle, fait surgir et enrichit au cinéma, dans lequel même un fond noir devient une technique au service de la visibilité. Et ils nous invitent, en allant du noir au voir, à croiser les versants esthétiques, du processus de création et d'une réflexion sur les images cinématographiques pensées à partir du noir et à s'immerger dans une authentique ontologie des images en mouvement.

• *Cet obscur objet du désir-cinéma, concept majeur, concept mineur,*

de Joachim Daniel Dupuis, L'Harmattan, 88 pages, 12 euros.

Il y a des concepts qui génèrent une « ligne de fracture » dans le cinéma par leur capacité à habiter plusieurs niches estime Joachim Daniel Dupuis. Le concept est présent dans toutes les images d'un film, parfois même dans les sons. C'est un ingrédient indispensable du scénario. Il définit la singularité de l'histoire d'un film. Il porte notre désir du film, pendant et bien après son visionnage.

Cet obscur objet du désir-cinéma, pensé le plus souvent par le scénariste, oriente le travail du réalisateur. John Truby, scénariste réputé, le nomme « concept » (high concept). Pourtant, jamais le scénariste n'explique comment le concept d'un film vient à son esprit. L'inspiration ne suffit pas. Maîtriser l'art du concept de cinéma, c'est comprendre la manière dont il s'articule au film, c'est apprendre à faire des films. Dans ce processus, le spectateur tient aussi sa place.

• *Claude Miller, une vie de films,*

d'Olivier Curchod, Les Impressions Nouvelles, 540 pages, 26 euros.

Cet opus massif est dédié à une figure marquante du cinéma français. Il transcende la simple chronique pour se muer en un éloge fervent rendu à un réalisateur dont la création artistique n'a cessé de se renouveler, ce jusqu'au souffle ultime de son existence. Claude Miller (1942-2012) a semé dans le paysage cinématographique une série de chefs-d'œuvre incontestés, allant de *La Meilleure Façon de marcher* à *Thérèse Desqueyroux*, en passant par des titres emblématiques tels que *Garde à vue* et *Mortelle randonnée*. Il a mis en scène dix-sept longs métrages qui ont vu briller des étoiles de la scène française comme Patrick Dewaere, Gérard Depardieu et Michel Serrault pour ne citer qu'eux. Des figures telles que Lino Ventura, Romy Schneider et Isabelle Adjani ont aussi donné vie à ses récits. Ses œuvres, toujours bien accueillies tant par le public que par la critique, ont souvent été saluées lors de cérémonies prestigieuses comme les César, se voyant également honorées dans des festivals à travers le monde entier.

L'artisanat cinématographique de Claude Miller se distingue par une minutie dans le détail, une trame narrative tissée de proximité, explorant souvent l'univers de l'enfance et les marges de la société. Chacune de ses œuvres révèle sa maîtrise dans l'art de tresser ensemble les fils du suspense, de la sensibilité émotionnelle et de l'analyse sociale. Bien que ses débuts se soient inscrits dans le mouvement de la Nouvelle Vague, il a étendu et affirmé son art au-delà de ces horizons. L'ouvrage s'enrichit d'archives de premier plan, englobant des documents intimes et des narrations authentiques de témoins de première ligne. Les films de Claude Miller, souvent axés sur la complexité des caractères, ont marqué et continuent de marquer les esprits de cinéastes contemporains. Tout comme ils nourrissent encore aujourd'hui la réflexion des disciples des études cinématographiques.





• **La qualité du cinéma d'animation en question, entre économie et esthétique, ouvrage collectif, L'Harmattan, 235 pages, 24 euros.**

Full Animation vs. Limited Animation... L'opposition entre « pleine » (ou entière, complète, totale...) et « limitée » ne fonctionnerait pas aussi bien pour faire comprendre l'importance des termes full animation et limited animation dans le monde de l'animation au niveau international. S'intéresser à l'histoire, aux discours et aux techniques derrière ces deux syntagmes est une façon renouvelée d'entrer dans l'analyse des films d'animation, par le biais de la qualité. De fait, la « qualité » de l'animation est très peu discutée par le grand public. Et elle l'est même assez peu en fait au sein des groupes de spécialistes. Pourtant, cette question est d'une grande importance, en termes techniques, économiques et esthétiques, pour comprendre le phénomène même d'animation. Cet ouvrage est le premier centré sur cette approche et permet ainsi de prendre à bras le corps le concept de « limitation » comme opérateur épistémologique afin d'explicitier plus avant les enjeux de la mise en mouvement des phases arrêtées composant l'animation. En termes de qualité, on peut rappeler à ceux qui s'interrogent sur le rang éminent de la France dans l'arène de l'animation que si elle trône aujourd'hui avec audace au sommet de la création animée, tant dans les arcanes du cinématographe que dans l'arène de la télédiffusion, elle entretenait jadis un rapport ombrageux avec le septième art en version animée.

En fait, la France, par ses œuvres d'une singularité marquante qui s'émancipent des imaginaires standardisés, a patiemment édifié un biotope d'exception qui fait d'elle un acteur majeur de ce marché. Un entrelacs de soutiens étatiques, d'institutions formatrices, de festivals, ainsi que des paris audacieux des producteurs. Cette toile complexe la propulse au troisième rang mondial, tant pour le volume d'heures d'animations produites qu'exportées.

• **Images in situ, revue des Presses Universitaires de Perpignan, n° 1 à 3, chaque numéro 240 à 260 pages, 22 à 25 euros.**

La revue *Images in situ* a pour vocation de développer une approche favorisant les échanges entre les chercheurs travaillant sur les images et les professionnels. Une démarche particulièrement indispensable aujourd'hui tant les deux univers peinent à se rencontrer et à s'enrichir mutuellement. Les contributeurs du premier volume de la collection se sont focalisés non pas sur l'image mais sur ses marges, ses frontières, ses contours, persuadés qu'ils constituent un véritable enjeu permettant de comprendre le visuel lui-même. À une époque où les images, sous une forme dématérialisée, ont « envahi » notre vie quotidienne, il paraissait en effet indispensable de réfléchir sur la façon dont elles structurent l'espace qui leur est propre et sur la façon dont elles réinventent le nôtre. Le second ouvrage de la collection a réuni les Actes d'un colloque organisé pendant et en lien avec le festival Visa pour l'Image en 2020. Il présente un double intérêt : proposer une réflexion sur l'image, qu'elle soit photographique, numérique, littéraire ou mentale et sur la notion de quartier, un sujet d'actualité tant aux niveaux national que local. Il permet ainsi de comprendre et de décrypter le rôle joué par les différentes instances politiques à l'intérieur de cet espace, la façon dont se construisent l'identité d'un quartier et celle de ses habitants, les représentations qu'on en donne.

Cette démarche est facilitée par un dialogue interdisciplinaire qui cautionne la diversité des approches. Le troisième volet de la collection, qui vient de paraître, rassemble une dizaine d'essais qui explorent la relation entre l'image et le son. Entendre l'image, c'est s'interroger sur les processus créatifs et cognitifs qui font qu'un visuel peut évoquer un son, même quand l'image est muette faute d'être accompagnée d'un dispositif sonore. C'est aussi étudier les façons dont, à son tour, le son produit des images ou participe de leur efficacité. L'approche de ce volume se démarque de celle, fréquemment adoptée, qui compare les arts entre eux et cherche à délimiter leurs interactions. Ancré dans un désir de dialogue entre les spécialités convoquées (histoire de l'art, musicologie, études culturelles, études photographiques et audiovisuelles, sémiotique, sciences de l'information et de la communication), il invite à un questionnement qui transcende les disciplines académiques et les périodes envisagées, du monde grec archaïque jusqu'aux dernières créations artistiques de nouveaux objets hybrides où musiques et images s'entrelacent.





• **Produire disent-ils – Plateformes numériques et transformations d'une profession,**
de Gaël Stéphan, Les Cahiers de l'EMNS, Presses des Mines, 132 pages, 22 euros.

Au sein de l'univers de l'audiovisuel, la figure du producteur, souvent méconnue du grand public, est une pierre angulaire de l'économie du secteur. Il fait en effet la jonction entre les créateurs, porteurs du projets et les diffuseurs en attente d'un programme. Ce livre puise dans un éventail d'entretiens menés avec des producteurs pour démêler la nature de leurs accords avec les distributeurs d'outre-Atlantique. Il interroge les mutations de leurs approches, l'évolution de leur identité professionnelle et la constitution d'un nouvel agencement marchand. Entre continuités et mutations économiques, mais aussi sociologiques, l'ouvrage dresse un avant-projet de ce que pourraient être les offres audiovisuelles aux spectateurs français dans les prochaines années. L'émergence de géants américains dans le paysage audiovisuel — à savoir Netflix, Amazon, Prime Video, et Disney+ —, qui s'accaparent une part prépondérante des revenus issus de la vidéo à la demande dans l'Hexagone, révolutionne les stratégies héritées du passé. Dépassant la simple fonction de diffusion, ces entités injectent en effet des fonds dans un éventail de productions cinématographiques et télévisuelles françaises. Leur but est d'enrichir leurs répertoires exclusifs et de se conformer aux exigences d'investissements décrétées par la réglementation en vigueur. Leurs concurrents en termes de financements, pour l'essentiel France Télévisions, Arte (en grosse demande de produits originaux) et TF1 ne sont pas en reste. Le seul France Télévisions est à l'origine de 513 heures de fiction et de 715 heures de documentaires en 2022. De son côté, Canal+ représente environ quatre-vingt-dix films par an.

Au regard des producteurs, les plateformes représentent un soutien non négligeable à la création mais leur contrôle sur leur activité est bien plus envahissante, les transformant souvent en de simples producteurs délégués contraints d'abandonner les droits patrimoniaux sur leurs œuvres. Les risques à terme sont nombreux : un effondrement ou un resserrement du nombre de productions de Canal+, un recul des investissements du secteur public en raison de la redéfinition de la redevance et l'uniformisation des productions des plateformes qui, par souci de rentabilité à court terme, favoriseraient les productions rentables à coup sûr en répétant à l'envi les mêmes recettes.

• **Réaliser une série,**
de Pierre Langlais, Armand Colin, 304 pages, 22,90 euros.



L'auteur, journaliste et chroniqueur expert des séries pour Télérama et Canal+, traite ici de son domaine de prédilection. Dans cet opus, il se livre à un exercice de déchiffrement et d'interprétation minutieuse où se déploient savoir profond et élucidation limpide. Le tout dans un langage accessible à toutes et tous. S'appuyant sur une série d'entretiens aussi étendus qu'éclairants, il explore avec sagacité les méandres et les subtilités de l'art des séries, se demandant en premier lieu si la réalisation en est vraiment le parent pauvre, à l'inverse supposé du cinéma. Et l'auteur d'interroger ses interlocuteurs : d'où viennent les metteurs en scène de séries et comment sont-ils formés ? Comment trouvent-ils leur place auprès des scénaristes, des acteurs, des producteurs et des diffuseurs ? Sachant qu'ils ne tournent parfois qu'un seul épisode, peuvent-ils imposer leur style ou doivent-ils se dissoudre au service d'œuvres dont les bibles taillées au cordeau et les formatages télé ou des plateformes, laissent peu de place à la créativité de la mise en scène ? Comment gèrent-ils les contraintes techniques, les équipes, le temps imparti et le budget propres à ces programmes ? Après *Créer une série* (2021) consacré aux scénaristes et *Incarner une série* (2022) dédié aux acteurs, Pierre Langlais achève une trilogie sur l'art sériel avec cet ouvrage. À l'aide des témoignages croisés et des confidences de réalisatrices et réalisateurs venus de France et de l'étranger, il évoque le rôle très particulier de ces artistes souvent réduits à tort à de purs techniciens, qualifiés de « faiseurs », qui doivent à la fois s'adapter et proposer un regard original sur les œuvres qu'ils filment.

FFCV intramuros

Cécile Cerou, nouvelle présidente de l'UCV7

L'Union Cinéma et Vidéo de la 7e région (UCV7) a tenu son assemblée générale le 21 janvier dernier. Des urnes sont sortis de nouveaux noms. Gilles Aillet, président actuel, a cependant convenu avec la nouvelle équipe de rester aux manettes jusqu'à fin juin, lorsque les films qui auront été sélectionnés pour aller à Soulac auront pu rejoindre les disques durs de Daniel Payard. La nouvelle présidente Cécile Cerou aura ainsi le temps de se former.

« Notre secrétaire UCV 7 et ex-présidente Jacqueline Baudinat se retire elle aussi et cède son fauteuil à Eric Chamboredon, du Caméra Club Bressan, jeune retraité, explique Gilles Aillet. Notre secrétaire adjoint Jean-Luc Verjat devient vice-président. Enfin, nous avons eu à déplorer le départ, pour des raisons personnelles, de Georges Carron : Jean-Paul Gauthier, également président de CréAction, lui succède. C'est un technicien pointu et nous l'aiderons à trouver ses repères dans l'organisation du prochain concours régional début avril à Champagne-au-Mont-d'Or ».

Présidente de l'ACV de Clermont-Ferrand, j'ai 53 ans et j'aime beaucoup l'image et les musiques originales des films amateurs. Je n'aime pas parler de moi ni me mettre en avant, car quand je réalise un film je pense à ceux qui m'ont aidé à le construire. Je ne suis pas seule à l'UCV7, j'ai toute une équipe qui est prête à partager, à échanger, à accompagner et à donner de son temps pour faire vivre l'UCV7 pour représenter tous les clubs de la région. C'est toute cette équipe que je veux mettre en valeur et non une nouvelle présidente car sans eux et tous les clubs de la région Rhone Alpes-Auvergne, je ne suis rien.



Cécile Cerou.

Trente-deux personnes pour la "masterclass Goulag" à Lille



Échanges avec Marc Preschia : six clubs du CVR2 étaient présents pour échanger sur le film *Goulag*.

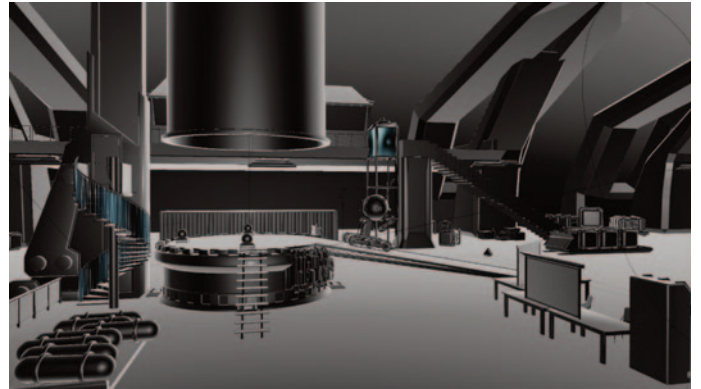
Le CVR2 avait invité Charles Ritter à Marquette-lez-Lille le samedi 9 mars dernier pour analyser le montage du film *Goulag* de Marc Preschia. Jacques Gheysens, président du CVR2, et Joël Chanial, référent formation régional, avaient jugé très intéressant le retour critique en vidéo qui en avait été fait à l'auteur il y a quelques mois, accessible ici : <https://vimeo.com/823433701> (MdP : goulag).

La matinée était consacrée aux échanges avec Marc Preschia (photo ci-contre) qui nous a livré tous les secrets de fabrication de ce film extraordinaire (cf. pages 24 à 29). L'après-midi était consacrée à l'analyse détaillée du montage du film par Charles Ritter : étude des raccords, longueur "utile" des plans, plans de coupe, inserts, règles des axes, gestion des flash-back, anticipation son ou image, ellipses, rythme des scènes, etc. L'auteur, qui a déjà retravaillé son film, nous a annoncé que sa dernière version qui dure 18 minutes (25 dans la première version diffusée ce jour-là) a été sélectionnée à l'UNICA pour la Belgique.

Formations à la fédération : le groupe animation bien lancé

Déjà tout petit, j'avais fait le rêve de créer un dessin animé. Je ne m'étais pas imaginé qu'il me faudrait presque 50 ans pour le concrétiser. Un apprentissage de longue haleine et de nombreuses difficultés me firent prendre conscience qu'il était très difficile de réaliser un film tout seul. Quand Allain Ripeau, président de la sixième région, a lancé le projet d'évaluer les besoins du dessin animé sur le plan national, je me suis rendu compte qu'il y avait un certain nombre de personnes qui s'intéressaient au sujet. Elles étaient très disséminées, de niveaux et de techniques très hétérogènes. Une idée de regroupement m'est alors venue à l'esprit. Il n'est pas facile de faire tout cela tout seul et d'avoir un bon niveau : peut-être qu'à plusieurs, le partage des tâches serait plus simple, sans parler de la motivation qu'il faut entretenir, au vu de la difficulté et de la longueur de ce genre de projet. C'est ainsi qu'après quelques rencontres et coups de téléphone, un petit groupe a pris naissance, et s'est lancé dans la réalisation d'un film en commun. Le hasard a voulu que ces trois personnes fassent partie de la sixième région, mais issues de trois clubs différents et séparées de quelques centaines de kilomètres. Pour les réunions, c'est très simple : le logiciel Zoom que la fédération nous a généreusement mis à disposition, nous a permis de nous rencontrer de façon hebdomadaire.

Très vite, un projet de scénario a vu le jour avec une idée directrice. L'apprentissage et l'utilisation du logiciel de modélisation et d'animation, ne portent que sur les outils nécessaires à la réalisation du film. Arbitrairement, le choix du logiciel s'est porté sur Blender et ce, pour plusieurs raisons : tout d'abord, il est gratuit et libre de droit. Ensuite, un membre de l'équipe le maîtrise suffisamment. Enfin, sa qualité d'animation et ses possibilités permettent de couvrir l'intégralité du projet. Même si à l'heure actuelle nous



avons encore quelques lacunes techniques, grâce à ce logiciel elles ne nous paraissent pas insurmontables. Nous avons aussi mis en place un serveur pour échanger fichiers, dessins, sons, photos, textes... Tout cela pour communiquer en dehors des horaires de réunion.

Une expérience collective

Le bilan, au bout d'un an de travail, est plutôt positif. Avant tout, on s'amuse bien ! Personnellement, les séances de travail sont un moment que j'attends avec impatience chaque semaine. C'est emballant d'avoir pu créer une relation autour d'une passion ! L'histoire est écrite, le découpage technique est rédigé, les décors sont créés à quatre-vingt-dix pour cent, le héros est fonctionnel et nous venons de mettre en boîte 1 minute 30 de film.

Voir les premières images sortir après tout ce temps, je peux vous dire que c'est du pur bonheur ! Ah oui !... J'avais oublié de vous préciser que pour nous, un des postulats de base de notre travail, c'est que tout doit être modélisé et confectionné par nos soins : le moindre objet a été dessiné est validé par l'équipe. Et dans un film, il y en a beaucoup, sans vous parler de toutes les créations qui ont évolué ou ont carrément disparu. L'expérience dont je vous parle est fantastique ! Elle permet de casser les barrières du chacun pour soi, et de profiter de l'expérience et des conseils mutuels qui enrichissent le projet. Bien sûr, une œuvre collective ne permet pas de dire « c'est le film d'un tel ». Mais le bonheur de réaliser quelque chose que l'on aurait été incapable de faire tout seul, ça, c'est très intéressant, formateur et valorisant !

Si l'expérience vous tente, vous pouvez me contacter à guybasterreix@gmail.com ou acteurcine65@gmail.com. Pour tout renseignement ou toute participation à ce projet



précis, ou encore à la construction d'un autre, c'est avec grand plaisir que je vous répondrai. Sur demande, je vous communiquerai le lien du serveur et le lien Zoom pour partager l'avancement du film et contribuer à sa réalisation. Le groupe peut être rejoint à n'importe quel moment, car certaines difficultés ne sont pas à ce jour résolues... et le travail est immense !

Nous n'avons en aucun cas, la prétention de tout maîtriser. Peut-être la solution sera-t-elle connue de l'un d'entre vous ? Le monde très riche de la création dans le dessin

animé et la modélisation 3D ne demande qu'à se développer au sein de la fédération. Ce petit regroupement a le mérite d'exister et de donner un exemple. Je forme le vœu qu'il grossisse, soit à l'intérieur de la région, soit, soyons fou, au niveau national, dans le but de formation, de regroupement et d'amélioration de la qualité.

Le groupe d'animation de la 6e région

Guy Basterreix

Président d'Acteur Ciné 65.

Soulac 84e : la commission Festivals déjà au travail



Petit rappel des dates de notre festival national Ciné-en-Courts : du jeudi 26 au dimanche 29 septembre 2024 à Soulac-sur-Mer.

La commission d'organisation a repris son travail pour que cette 84e édition de notre Ciné-en-Courts soit cette année encore une belle réussite.

Nous travaillons actuellement sur la composition du jury et les deux membres extérieurs ont été choisis récemment, il s'agit de Bernadette Pécassou-Camebrac (réalisatrice et écrivaine) qui en assurera la présidence et Larbi Benchiha (réalisateur de films documentaires) en tant que membres issus du monde professionnel. Restent les trois membres issus de notre fédération. Nous tenons à remercier les adhérents qui ont répondu à notre appel à candidature. La règle veut que nous ne retenions que trois d'entre eux, cependant nous conserverons les candidatures qui nous ont été envoyées pour de prochaines éditions. Les personnes retenues seront prévenues d'ici peu.

L'animation musicale du dîner de gala du samedi soir va changer cette année, elle sera assurée par une chanteuse et trois musiciens qui ont l'habitude de se produire à Soulac-sur-Mer. Nous accueillerons bien sûr avec beaucoup de plaisir et d'intérêt les lauréats de la 3e édition du Fédé Open Festival le samedi 28 septembre en fin d'après-midi.

En cette période où nos rencontres régionales ont lieu en régions, nous souhaitons bonne chance aux auteurs et aux organisateurs dans la réussite de leur festival et attendons les résultats avec impatience.

Et pour terminer, je vous rappelle que tous les ans, nous faisons appel aux bonnes volontés pour nous aider dans l'organisation du festival, l'implication de chacun étant un ingrédient de la réussite de l'ensemble, alors n'hésitez pas à nous rejoindre !

Michèle Jarousseau, animatrice de la commission Festivals.

Votre page "droit de réponse"

Impressions de Soulac 2023

Depuis Arles 1978, j'ai suivi la quasi intégralité des concours nationaux et je suis de plus en plus déçu par la qualité des films atteignant ce niveau. Je n'ai rien contre les auteurs car ce sont eux qui produisent et tant mieux. Je pense que dans l'individualisation que permet le numérique, il manque au sein des clubs ou des ateliers un sain échange à propos des réalisations.

Si la technique s'améliore, si le fond se diversifie, la forme reste souvent en rade par sa redondance, son ambition mal maîtrisée, son manque de réalisme dans l'interprétation et les exigences du style choisi. Je vais donc parler de quelques films dans l'ordre de la programmation.

- La bande annonce des films du concours par Norbert Flaujac est une très belle réalisation sur le dérushage, le montage et de l'âme des images.

- *Une fresque à vivre* : monter ce documentaire en plans serrés rythmé par une sorte de slam fait vivre la réalisation de cette fresque.

- *Waterpouf* : voilà un film où la technique manque, où le fond est bancal entre la parodie de la télé-réalité et la sortie scolaire, mais où la forme ne laisse pas indifférent.

- *Dans les bois... un conte* : un film animalier qui s'humanise de tendresse et aux très belles images d'animaux sauvages non parqués. Je suis étonné que le jury ne l'ait pas remarqué.

- *Banned books*, juste un sujet inattendu.

- *Tout le plaisir était pour moi* : une très belle écriture textuelle d'actualité, merveilleusement interprétée mais d'une forme « Ritterienne » donc peut-être un peu désincarnée.

- *Le jardin de Thadée* : surprenant docu qui donne envie de visiter ce jardin pour avoir de l'émotion.

- *Camille* : excellent film. Dommage qu'un casting aussi bon mette en exergue la mauvaise interprétation de la mère.

- *Goulag* : regardé au premier degré, ce film est tellement irréaliste qu'il en devient mauvais, mais regardé au-delà du pauvre barbelé, de la pince monseigneur moderne et de ce minable sac à dos, on comprend que c'est la nature qui servait de barreau, que c'est l'idéologie (les colons) qui servait de surveillant et la propagande qui servait de bourreau. Une forme spéciale et intéressante.

- *Pour l'amour de Jeanne* : film d'une facture classique mais sans fausse note nous montrant juste ce qu'il faut, évitant le pathos. Peut-être, mais je dis peut-être un rythme un peu monotone. Mais c'est mon Grand Prix à moi.

Le tout se termine par la démission du président fédéral et son absence au palmarès le dimanche matin pour raisons personnelles. Il a pourtant rejoint le continent nord le dimanche vers midi sans doute après avoir récupéré son prix pour *Barbie rebelle* des mains de sa présidente qui l'a retiré à sa place. Elle a sûrement signalé son rôle le samedi avant 16 heures (article 5 du règlement). Nous aurons des explications puisqu'il s'est fait réélire au comité régional de la 4e Région. Pour finir, je félicite la rédaction pour la réalisation de la revue.

Jean Chazé
CVNA.

Note de la rédaction : Contrairement à ce que sous-entend Jean Chazé, l'article 5 du règlement a été respecté par le président fédéral qui était à ce moment-là Jean-Claude Michineau. Un représentant du 3e Œil Angers a réceptionné le trophée obtenu par l'auteur.

L'ECRAN
REVUE

Un avis sur la revue ?

Un droit de réponse à un article ?

Votre propre analyse des films de Ciné en courts ?

Un coup de cœur sur un film ?

La découverte d'un événement

ou d'une personnalité du cinéma à partager ?

Rédacteurs, contributeurs, correcteurs,
bienvenue au comité de rédaction !

Adressez-vous à :

contact@fccinevideo.com et ch.ritter@wanadoo.fr

Tous les propos publiés n'engagent que leurs auteurs.



Objectif formation 2024 : le son, c'est bon ?

La formation fédérale de l'année 2023 a ciblé les thèmes du scénario et de la mise en scène. C'est au tour du travail sur le son, si souvent négligé dans les films des adhérents, qu'il sera question cette année. Patrick Lanza et Daniel Matoré apporteront cette fois la bonne parole.

Pour 2024, la formation nationale sera basée sur l'analyse de la bande son des films déjà diffusés ou en cours de finalisation. Il y a aura donc une formation par région.

En effet, le son est une composante importante de la réussite d'un film, dès la naissance du cinéma, bien que muet, en dehors des cartons intertitres, très vite le piano ou des petits ensemble musicaux ont accompagné les projections, vite rejoints par la machine à effets sonores utilisée au théâtre.

Beaucoup de films de nos adhérents ont des lacunes sur la bande sonore. Le stage, sur un week-end, propose de revoir le son de deux films.

Pour cela il convient de nous faire parvenir les 2 films et les éléments constitutifs de ceux-ci, conformément aux documents qui ont été envoyés à chacun des membres inscrits à la FFCV.

Pour rappel, une bande son comprend :

- Les dialogues qui doivent être intelligibles à 90% au centre.
- Les ambiances et les nappes sonores qui donnent un climat particulier au film et en stéréo.
- Les effets sonores en stéréo.
- Les bruitages synchrones à l'image et la plupart du temps en mono.
- Les musiques, à utiliser avec parcimonie et en stéréo.

Nous verrons donc à l'étude de votre bande son comment vous avez exploité ces pistes et les marges d'amélioration pour la finition de votre film ou pour la constitution de votre futur projet.

En dehors de cette formation nationale, chaque région et chaque club peut avoir des formations sur divers items. Il serait intéressant de faire remonter celles-ci à l'équipe formation afin de voir comment la dupliquer grâce à la chaîne Youtube : <https://www.youtube.com/@ffcvobjectifformation4428>

*Patrick Lanza
Animateur Commission formation.*

Pour rappel l'équipe formation :

- Patrick LANZA : pl.asso-video@sfr.fr (Animateur Commission formation)
- Norbert FLAUJAC : norbert.flaujac@wanadoo.fr
- Jean-François LAPIPE : jf.lapipe@wanadoo.fr
- Daniel MATORÉ : matore.daniel@orange.fr

Les référents régionaux :

- R1 : Patrick LANZA
- R2 : Joël CHANAL : jchanial62@gmail.com
- R3 : Gérard PHILIPPE : g1regard@orange.fr
- R4 : Dominique BARBIN : dominiquebarbin@wanadoo.fr
- R5 : Daniel-Pierre RICHARD : danielpierre.richard@wanadoo.fr
- R6 : Jean-Paul GARRÉ : jpgarre@sfr.fr
- R7 : Christian LAISSE : christianlaisse@orange.fr
- R8 : Gérard CORPORON : gerard.corporon34@orange.fr et Albert PEIFFER : peifferalbert@gmail.com

On vote pour le nouveau logo de la fédération !

La commission communication de la fédération travaille depuis plus de deux ans sur l'indispensable modernisation de son image qui doit permettre d'attirer de nouvelles populations. Déjà initiée par le Fédé Open Festival, cette évolution doit prendre en compte une meilleure sécurisation et ergonomie du site Internet. Les newsletters que vous recevez depuis quelques mois, envoyées par l'outil Brevo, nous permettent d'être déjà "dans les clous" dans l'e-mailing de masse.

La nouvelle identité "CinéAmat France - Fédération des clubs de cinéastes" a été votée lors de l'AG du 22 septembre 2022. La transition se fera progressivement vers un nouveau nom de domaine (cineamat-france.fr remplacera ffcinevideo.com) déjà appliquée à la messagerie anciennement en ffcinevideo.com.

Nous sommes accompagnés par une agence de communication qui nous donne entièrement satisfaction. C'est le cahier des charges du nouveau site Internet qui est en chantier actuellement, piloté par Norbert Flaujac.

Une étape déterminante dans la bascule officielle de "FFCV" vers "CinéAmat France" réside dans le choix d'un nouveau logo. Un appel à propositions avait été lancé en interne au printemps dernier. Seules cinq propositions nous sont parvenues, peu satisfaisantes ou non conformes au cahier des charges. Un appel d'offres a donc été lancé auprès de graphistes professionnels. Parmi les cinq proposés par la graphiste retenue, le CA fédéral a choisi trois logos qui sont aujourd'hui soumis à la consultation de tous les adhérents de la fédération.

Par l'outil Google Forms envoyé par la newsletter fédérale du 3 mars 2024, tous les adhérents de la fédération

(1049, chiffre de 2023) sont appelés à **voter pour leur logo préféré, avant le 20 mars prochain.**

<https://docs.google.com/forms/d/e/1FAIpQLSfHln9LUfIO-VPZjwDS6nSrXMX8l2Ud6Zm3tRt3cErtZXTqQA/viewform?usp=sharing>

Une fois le nouveau logo choisi, le processus sera accéléré vers le nouveau site Internet au nouveau nom de domaine, et le chantier des réseaux sociaux (Facebook, Instagram) sera activé sous "CinéAmat France".

Merci pour votre participation et à bientôt !

*La commission communication : Charles Ritter (animateur),
Jean-Marc Baudinat, Bernard Ferrand, Norbert Flaujac,
Michèle Jarousseau, Pierre Marchal, Marielle Marsault,
Daniel Payard, Allain Ripeau, Aurélie Tripault.*



Appel à films

Thème : Eclat(s) - 3 mn max

ffcinevideo.com

Fédé
 open
festival

3^e édition

Projection des
courts-métrages
lauréats

28 septembre 2024
Cinéma Océanic
Soulac-sur-Mer

Fédé Open Festival est organisé par CinéAmat France, la Fédération des clubs de cinéastes

SOULAC-SUR-MER

L'Écran - N° 144 - Mars 2024

Tour de France des régions FFCV : l'UR6

SoulaCritiques

Interviews d'auteurs

p. 2

p. 21

p. 24

Réflexions et découvertes

Le coin lecture

Intramuros FFCV

Affiche du Fédé Open Festival 2024

p. 34

p. 46

p. 50

p. 56

